

The background of the entire page is a complex, abstract pattern of green lines on a white background. The pattern consists of various geometric shapes, including rectangles, triangles, and irregular polygons, some of which are filled with a grid or cross-hatch pattern. The lines are of varying thickness and orientation, creating a dense, textured effect that resembles a stylized architectural drawing or a modernist collage.

action poétique

poèmes inédits de Max Jacob

Pierre Marois
Guillevic
Gérald Neveu
Jean Malrieu
Jean Todrani
Gaston Puel
Nordine Tidafi
Tchicaya U' Tam' Si
Armand Zajal
Pierre Guery
Henri Deluy
J.C. Roure
Raymond Jardin
Pierre Guidi
Guy Jannin
Michel Flayeux
Gilbert Duprez
Denise Miège
Dominique Saver
P.L. Rossi
André Portal
André Mathieu
Jo Guglielmi
Jacques Mazellier
Pierre Pessemesse
Yves Broussard

juin 1962
revue trimestrielle

« La poésie doit avoir pour but la vérité pratique »

ACTION POÉTIQUE

fondateur Gérald Neveu

publié par l'ensemble des groupes d'action poétique et la Cave

COMITE DE REDACTION

Henri Deluy, rédacteur en chef ;
Serge Bec, Gabriel Cousin,
André Libérati, Jean Malrieu.
Secrétariat : Jo Guglielmi, Yves
Broussard, Raymond Jardin.
Administrateurs : Jean Savajols,
Raymond Didier.
avec l'aide de : J.-N. Agostini,
Andrée Barret, Charles Dobzinski,
François Kerel, Jean Perol, Jacques
Roubaud, Dominique Sever, Oliven
Sten, Jean Todrani, Antoine Vitez,
J. J. Viton, Youri, Pierre-Jean
Oswald.

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

Les textes sont reçus de préférence tapés à la machine, recto seulement. Ils ne sont pas retournés.

CORRESPONDANTS

Alben Bartero (Aubervilliers) — Alain Lance (Paris) — Alex Chazal (Saint-Etienne) — Frank Venaille (Paris) — G.-L. Godeau (Deux-Sèvres) — Gérard Guillot (Lyon) — Georges Falgayrac (Tarn) — Gilbert Baqué (Toulouse) — Guy Bellay (Loire-Atlantique) — J.-P. Voidles (Calvados) — Jacques Leclerc (Seine) — Jean Locardi (Paris) — Jean Perret (Isère) — Lionel Richard (Paris) — Marie Chevallier (Paris) — Marcel Migozzi (Var) — Mireille Loi (Aubervilliers) — Pierre Philibert (Loire) — Yves Heurté (Haute-Garonne) — Gilles Fournel (Ille-et-Vilaine) — Annie Fontaine (Finistère) — Françoise Lerond Michel Ronchin (Nord) — Michel Buton (Indre-et-Loire) — Paul Rossi (Loire-Meurthe-et-Moselle) — Jean Bræckman (Bruxelles) — Pierre Parent (Dijon).
Léo Sédila (Drome) — Christiane Mérigon (Paris).

Dépositaire officiel pour la région parisienne

Guy JANNIN, 2, rue Guisarde - Paris VI^e

(pour toutes commandes et correspondances commerciales)

Gérant responsable : Henri Deluy, 21, bd Garibaldi - Marseille (4^e)

Couverture Michel Raffalli

MAX JACOB

Il avait été au faite de la gloire comme sous le chapiteau d'un cirque, en équilibre, illustre et inconnu comme tous les vrais poètes, inconnu surtout de lui-même. Sa parole était un jaillissement perpétuel, évidences et paradoxes qu'un rien suffisait à interrompre, car il était prêt à adopter l'opinion du premier imbécile venu, parfois de moi-même.

Ce n'était pas indulgence, mais humilité vraie avec, en arrière plan, le goût du jeu ; il arrivait vers vous masqué mais portait son masque tout de travers et on pouvait apercevoir parfois, en dessous, son visage ruisselant de larmes.

Il venait de faire une exposition, avait gagné un peu d'argent, avait aussitôt acheté deux costumes. Ces costumes neufs qu'il mettait tour à tour le faisaient prendre pour Chiappe, le préfet de police d'alors, dont il était le sosie, tant qu'on n'avait pas vu le regard de ses yeux bleus et remarqué sa patte folle. Il sautait alors en riant du piédestal.

C'est à ce moment que je le connus. Il m'avait vendu pour quelques francs un dessin, puis regretta de me l'avoir vendu, m'en donna un second et nous partîmes au café boire l'argent qui brûlait sa poche.

En 1936, ce fut la retraite à Saint-Benoît. Paris n'avait plus rien à lui donner. Toute une génération d'artistes l'avaient pillé : il était pauvre. « Les jeunes poètes sont bien gentils pour moi, m'écrivait-il, mais tout cela vient trop tard. Je n'ai plus de cœur pour la gloire. J'ai perdu ce que les psychanalystes appellent le « mensonge vital ». Je ne travaille plus : la peinture est trop difficile quand on a, comme dit Laforgue, « compris le madrépore » ou, comme dit Picasso « quand on sait de quoi il s'agit ». Ma poésie est trop simple pour mon âge et pour l'époque. Quant à la prose, je n'ai plus la patience... la patience. Au fond, j'ai dit ce que j'avais à dire en mon temps, vous êtes autre chose, les jeunes. Je suis gai et je vois des gens. »

Mais la poésie ne cessait de l'appeler. « Je fais, m'écrivait-il, quelques vers assez humbles et des dessins plus humbles encore, sans ambition, vaincu encore et encore... Je me recule à marée basse et mon bruit de mer ou d'amour n'est plus entendu que de Dieu. »

J'avais toujours pensé à Max comme à un enfant humilié, mais ne me doutais pas de ce qui l'attendait. Cette étoile qu'il portait au front, la guerre allait en faire le signe de dérision que les Juifs devaient mettre à leur revers. De loin en loin je recevais une carte interzone. Il faisait allusion à sa famille « plus que menacée, touchée.

Tu me comprends, me disait-il. L'âge... la désillusion d'une fin de vie navrante. » Mais dans sa toute dernière carte il saluait encore de jeunes poètes : Guillevic, Cadou : « L'amour, m'écrivait-il, est un océan dans lequel il faut flotter et dont nous dirigeons les vagues. La pensée donne le poids mais c'est l'amour qui donne le relief. Or le relief est plus important que le poids. Je ne méprise nullement mes contemporains confrères. J'essaye de les égaler sans y parvenir... J'ai fini par y renoncer. Je ne pense plus qu'à me repentir de mes fautes et à attendre la mort. »

Il n'eut pas longtemps à attendre. Ce fut bientôt la visite de la Gestapo, puis le départ à Drancy ; il n'y avait pas loin de l'humiliation au martyre et il le savait. Je le vois devant la mort avec un sourire d'enfant navré et les doigts tachés d'encre. Mais nous n'en avons pas fini avec lui car, s'il y a des morts qu'il faut qu'on tue, il en est d'autres qui sont plus vivants que bien des vivants.

25 décembre 1961

Pierre MAROIS

P. S. Les poèmes qu'on va lire m'ont été envoyés par Max en mai 1936 ; ils ont été écrits à St-Benoit où il était parti pour faire, disait-il, « un essai ». deux mois plus tard cet essai devenait pour lui concluant et il prenait la décision de quitter définitivement Paris et de s'installer à St-Benoit. Ce n'était pas tant Paris qu'il fuyait qu'une certaine forme de lui-même. Mais il avait toujours au vestiaire un costume de rechange. On le verra dans ces poèmes.

CORNET A DES...ADDE.

à Pierre Marois
pour qu'il pense à son vieil ami
M. J.

Les pédagogues n'ont pas de tact : la Rud'Ulm

Les pédagogues n'ont pas de tact : la Rud'Ulm
Je me promène la nuit sous les arbres avec une belle
jeune fille : elle est phosphorescente par intermittence et
par amour.

ROMAN POLICIER

Le policeman a le disque de la lune derrière le crane
et des yeux de tigre : c'est sa casquette. Il est venu resti-
tuer les perles qu'il a lui-même volées. Moi j'ai volé un
portefeuille vide et une bague en jade fausse. J'ai restitué,
restitué. Le volé est un voleur. Il me reproche d'avoir fait
des tableaux avec des cartes postales et des poèmes avec
du folklore : je lui reproche d'avoir fait une fortune à
mes dépens. C'est la raquette ou la Roquette ?

Costume de prophète

Un monsieur long et élégant prophétise rétrospective-
ment dans une conversation rue de Seine : « Avant la
guerre de 70 ce quartier était couleur chocolat ». Or pen-
sez-vous qu'un petit voyou pourrait prophétiser ? Un petit
voyou nous a suivi sur les quais, je l'entendais : « Il ne
« sera millionnaire que jusqu'à 50 ans. Il a 2000 dans le
« portefeuille : c'est son dernier argent. Le voilà dans une
« pâtisserie, il sera séminariste, lui ou son frère ». Je
n'osais plus sortir de la pâtisserie qui s'appelle « Madame
la folie ». C'était un mauvais prophète bien que le soir
tombant il ressemblât à la Joconde. Mme X... qui ne m'a
jamais vu qu'à sa table où je buvais de l'eau a prophétisé
que je suis un alcoolique C'est aussi un mauvais prophète
Rapports entre la prophétie et le costume. Oscar Wilde fit
l'aire un costume de mendiant, qui nous fera des costumes
de prophètes.

Eve ou l'ange gardien

La belle s'endormit au tic-tac du moulin. C'est une personne qui entra chez l'artisan horloger : « Mon mari n'est pas là, dit la très vieille concierge. C'est mon mari, ce n'est pas mon fils et je fais bonne garde ! ». Le mari parut : il était sale : « Ah ! la belle ! vous la laissez souvent tomber votre montre Attendez ! Je vais réparer ça tout de suite ! Asseyez-vous ! ». La belle s'endormit au tic-tac du moulin. Quand elle s'éveilla, l'horloger lui dit : « Ce n'est pas ma femme, c'est ma mère ! ».



Le long des falaises sur le chantier pierreux, Mme G..., la sagesse, n'attache aucune importance à la course dangereuse des enfants. Le danger fait trembler les trembles : péchez en liberté, la grâce veille.



Corridor de mansardes. J'attends le voleur derrière la porte on frappe ailleurs ! il ne s'agit pas de voleur mais de volume. Deux petites bretonnes et deux jeunes chiens. La plus âgée fouille dans un tiroir, la plus jeune vient de de la part de M. Clémenceau chercher la clef-mansarde ou la Paix - mancharde. Le plus jeune chien dit : « Paix sur la terre aux... »

Premier résultat du seisme vu d'avion : réduite à l'état d'ilots par milliers. d'Asie Mineure garde sa forme ou prend celle d'une femme casquée.

Les drames de l'amour

Nous avons à Guichen une belle allée d'arbres au bord d'une rivière à l'eau d'émail. De l'autre côté de la rivière je vis une scène effroyable : « Les gens pourraient vraiment fermer leurs fenêtres pour se battre » Un jeune homme frappait à coups de tabouret de pierre une jeune dame décollée. Il finit par la jeter à l'eau « Soyez tranquille, lui dis-je quand elle eut été sauvée par l'assassin lui-même, je suis témoin... Je serai votre témoin si vous divorcez J'ai tout vu avec ma jumelle de touriste. « L'assassin était là à côté de moi et nos trois profils étaient penchés de même. Je connais le gars mais la justice avant tout, n'est-ce pas » nous ne sommes pas mariés et je ne suis qu'une p... » « alors au revoir !... vous serez assassinée encore plusieurs fois - »

Le critique d'art et le poète

« Admirez la beauté des noirs, le noir du velours, le noir
de la soie, le noir dans la lumière, le noir dans l'ombre.
Oui, lui dis-je quelque chose comme ma vie et ma mort ! »
L'esclave noire et souriante
lève un coq dans un panier
Ses bracelets sont d'amyranthe
et je ne lui vois pas de pieds.

Ver ou serpent c'est le démon ! Les indiens Peaux-
rouges avec des seringues piquent les Idoles en bois pourri
pour tuer le ver. Puisse dieu tuer le mien ce ver solitaire
qui me tue. Monde et mont, mon démon.

Max JACOB

MERE

Mère, nous te savons
Grandiose de la terre,

En communication
Avec les profondeurs
Elaborant l'humus,

Avec les eaux cachées
Qui n'émergeront pas,

Avec les minerais
Jaloux de leur histoire,

Avec les grands magmas
Qui pourraient s'émouvoir,

Reliée aux racines
De la pesanteur.

DUREE

Courte est la journée,
Courts sont tous les jours.
Courte encore est l'heure.
Mais l'instant s'allonge
Qui a profondeur.

LE PRESENT

N'importe quoi, quelques moineaux,
Un mur pareil à d'autres murs,
N'importe quoi mais au dehors
Pour être sûr de ton présent.

DU DEHORS

Le roc non plus
Ne sait rien de l'image
Qu'ont de lui les amants
Dans son ombre adossés
Aux vestiges du temps.
Ce qu'il sait, c'est la force
En lui du tremblement
Qui ne l'a pas quitté,
Son rêve d'être ensemble
A pénétrer le lieu
Fait de l'autre et de soi
Confondus dans l'approche
Et dans la découverte.

Gérald NEVEU

LETTRE A LA SIRENE

Sais-tu la sensation pénible de solitude que j'ai ressentie aujourd'hui en frappant chez toi, apprenant que tu n'y étais pas ? mon chaton, un être humain, ce n'est pas seulement un corps, des bras, des jambes, une tête plus ou moins bien agencés. Un être humain, c'est aussi cet ensemble de joies et de peines, de force et de défaillances qui font de lui un univers.

Pourquoi ne veux-tu pas voir que mon univers s'ensevelit peu à peu dans l'ombre et la cendre ? Que tous mes désirs, mes espoirs s'engloutissent un à un et qu'il ne me reste comme ultime lumière que toi ? Toi. Et non pas la « femme » comme on a voulu peut-être le faire croire. Toi. Ne vois pas dans ces mots ni aucun des autres une leçon de morale conventionnelle, mais les cris de quelqu'un qui souffre et dont la souffrance vient de toi ne m'en veuille pas de te rappeler sans cesse cela. Je ne peux pas faire autrement, c'est ça ou la fin de tout pour moi.

Il faut un soleil ; briser toutes les parois mais vois-tu c'est pour moi un ciel noir. Le désir de vivre n'en est que plus violent, mais l'impossibilité de vivre encore plus étouffante. Petit chat, pardon de tout ce qui peut t'enrayer je ne peux pas faire autrement, mais fais moi, un sourire, un sourire venant du cœur, ne me laisse jamais seul.

Vois-tu ces fleurs, ces pivoines, ces azalées, ces stré-lisias et ces bleuets ? je n'en peux regarder une sans qu'elle se change aussitôt en ton visage, en ton geste, en ta voix. J'aime autant la vie que tu peux l'aimer et peut-être un peu mieux que toi, ne me jette pas à la mer, tu sais, la mer en qui tout saigne. Je t'aime et je hais la mort un sourire et ta main dans ma main, un baiser dans tes cheveux.

Gérald

Condamnez-le tous, témoins de cette ineptie ! Plaisantez finement l'ivrogne d'amour ! Haussez les épaules au passage, car vous ne pouvez rien de mieux.

En lutte contre le vide, il se débat et vous hochez la tête, mêlant à votre ironie paisible quelques bribes de commisération.

C'était un bon garçon !... Il aurait pu être utile à la vie !... Il le fut même, dit-on.

Que voulez-vous ? Il se débat contre le vide. Quelques pas plus loin brille le soleil. Il le sait, mais ne veut le tenir que de la main aimée... Et regardez comme le taquine l'ombre ! Cette ombre bêtement exigüe qui l'enserme et dont il sortirait si aisément ! un pas ou deux !

Son combat est sans bruit, son cri silencieux car pour lui l'écho est mort.

Condamnez le d'un haussement d'épaule, vous tous ! vous exorciserez ainsi un monstre craint de tous : la solitude.

Cependant qui rit ainsi du côté du soleil ? Quels sont ces yeux bleus et cet attendrissant mouvement féminin.

Ne répondez pas, vous tous c'est inutile . Il le sait c'est sa folie.

G. N

LETTRE EN FORME DE POEME

Il existe un certain terrain vague où s'accumulent
les épaves

Il existe un enfant pirate qui meurtrit les mouettes
Je m'adresse à toi, M...

Souviens-toi ! Tu faisais l'acrobate parmi les tuyaux
la promesse naturelle de l'amour

Souviens-toi ! Tu faisais l'acrobate parmi le stuyaux
de poêle et les visons mités

Parfois s'écroulaient sur tes épaules

Quelque accordéon tuberculeux ou des crucifix à
sparadrap

Cependant ta route de comète éliminait miraculeuse-
ment tous ces déchets ; le sang tournoyait...

Hélas ! Tu ne le voyais pas. C'était dans mon cœur
Dis ! M... Toutes ces teintes de ma passion s'auréo-
laient alors et dans un geste secrètement blessé
tu faisais l'offrande d'un plaisir mort.

Tu sais ? Il est très esthétique de lever les yeux au
zénith

Regardes-tu parfois vers le nadir ?..

... un certain terrain vague sous tes pieds

M... les as-tu vus, tous les laissés pour compte de la
tendresse et de l'effort entrelacés là pour une dure
série d'injustices ?

voilà ce monde dont tu m'as ouvert la trappe !

L'avais-je choisi ?

Je m'adresse à toi... et pourquoi même ta bienveil-
lance avouée ne te fait me tendre la main ?

Solitude !

Solitude par l'espace et par le temps

... aussi par le soleil. Aussi par la ville

qu'un cœur batte et écoute...

... sauf si c'est le mien

Où sont les monstres merveilleux de la légende*?

Il n'y a que des monstres dorés !

Il n'y a pas de légende...

Si quelquefois s'incurve dans ton iris ou sous tes
seins cette couleur sans nom qui brûle sans feu
si quelquefois, tu crois mourir après l'espoir
alors, sors de toi !

... que ta vie tourne comme un moulin qui change
le soleil en pain
... que l'insecte-midi se pique en plein secret pour
des gestes interdits pour des gestes de simple vie
En réalité un piano en forme de trèfle, une souricière
repeinte en rose où bouge un faciès sûr de soi
une guitare bleu horizon. un père
mordu à l'aine, une pluie de confiture
un doigt de poussière
En réalité des rues familières qu'on ne peut aper-
cevoir qu'à travers les larmes

En réalité...

Je te parle de très loin. Il se peut que ma voix ne
t'atteigne qu' à peine

Qu'au moins ce bout de papier bouge entre tes doigts
que la lointaine inconnue colore de quelque agré-
ment insolite le fade bouillon où se complaisent
trop de vies

Un jour tu tiendras compte de ces furtives émotions
Un jour tu toucheras les fantômes d'aujourd'hui avec
le grand étonnement de les trouver plus fermes et
plus présents que les apparences dont tu auras
fait ton nid

M... oh ! M...

Cette chute, ce brusque retour à la pointe de mon
stylo, ensablante soudain l'heure où j'écris
Et tu le sais.

Oui je reste une épave dans un certain terrain vague
et je continue à m'appeler de mon nom

Oui une épave couleur de pensée et de souffrance
une épave longue à mourir
longue longue longue à mourir
si tu savais

Gérald NEVEU

Jean MALRIEU

LE FRUIT, LE COUTEAU

Le fruit, le couteau, la nappe, le verre à fleurs sont légendaires et lorsque je les nomme je te rends grâce. Sensuel, je caresse l'ordre, la nécessité que tu leur donnas, jusqu'à les faire crier. Non que restât sur eux, pour avoir été choisis, un état de grâce, mais parce que, coexistants prisonniers de ton arbre ils gravitent avec respect. Tu sais aimer : donner. Maintenir droit l'élan de la lignée. Tout ce que je dis est rauque.



LE DERNIER MOT

Avec le vent nous avons assez de Boucliers convexes
D'armes verticales de caissons trainés par les nuages
Avec la vague nous avons assez de cavaliers
Minuit prêtera ses douze béliers
Nous aurons toutes les femmes dans nos poitrines
Avec le temps nous gagnerons patience
A l'occasion les orages feront le coup de feu
Avec les dents nous irons chercher la source du sang
Si tu m'aimes, allume un feu sur ton visage. Je le verrai
J'aurai alors deterré l'homme qui s'enlisait dans les années
Ce n'est pas avec nos morts que nous ferons l'espérance

La chambre
dispersée aux vents
attend la poussée des bruyères
Nous chercherons
la fenêtre oubliée
qui bat sous nos paupières
Nous réglerons
nos corps sur les heures
de l'aveugle serpent
La chambre
sur nos bouches sucrées
verse l'eau noire.



Les hommes nus sur la mer
ont découvert le rire facile
Ce que tu savais de la mer
n'était que l'amertume
Les hommes nus dans leur nuit
ont découvert le feu
Ce que nous savions des chambres
n'était que brindilles et brûlures.

L'ESSAIM ET LE NID

Entre les cimes des pins bourdonnait un essaim de lumière ; tu l'appelais le piège. Dans sa chaleur aveuglante nous attendions la nuit et son glissement de paupière.

Dès l'entaille du soir, que nos cœurs avaient mal ! A l'instant de mourir, l'arbre et le supplicié s'arrachaient à la terre et dans ton corps frotté de résine un oiseau blessé battait des ailes : nous ne savions pas en finir.

Que mon âme avait d'ombre dans le nid de tes jambes ! Là se sont unis la ronce et le duvet. Là, survit la Rose.

MAILLOT ET YVETON

Maillot, Yveton, couchés sur ma terre.
Cœurs maltraités au pied de l'arbre.
Enfants des rues populaires aux odeurs de linge
clair et d'anis.
Oui, enfants déseparés des vieux bancs.
Hier, vous corrigiez l'amour, parcourant vos fraternités clandestines
jusqu'à l'imprévoyance : courage rapide battant les crépuscules
sur Kouba, Hussein-Dey, les haltes en syllabe des squares
Debout, nourris de fougasse et d'olives,
vous souleviez l'homme d'hier, la liberté derrière les plaies :
tremblement des argiles.
Au coin dédié au Peuple
—DU PEUPLE ROI AVANT LES NAISSANCES—
vous vous nommez fraternité jaillie des volcans :
rêve écarlate reconnu en ma terre.

LA VIEILLE CHAUMIERE

D'argile et de paille se dit mon nom. Joncs et clairs
roseaux agrémentent mes flancs.
L'eau, alliée au soleil m'offre mes hauteurs.
J'existe de mains d'hommes, que je revendique en
honneur.
Lisse et brune, s'affirme ma beauté. Et je glisse
toute sensible à la nuit.
Des veillées, j'extrait les rêves, les signes émouvants
de l'enfant.
Chaque mot adulte me semble prédestiné où le
langage revient en une autre caravane.
O que de fièvres d'été entendues sur les fronts
quotidiens!
Les hommes comptaient leurs peines, éloignés de
l'espoir.
Confidente sans bruit, tout malheur me concerne.
O pas précis d'hier sur la terre craquelée : oued
reprenant mes plaintes ; bête tapie dans sa
soif bourdonnante !

Il y eut les hautes civières et les cortèges noirs.
Tout un vol de corbeaux rayait les grandes lumières.
Meurtrie, j'honore, ici, les patiences d'hommes, toutes les femmes étonnées, l'incertitude des bêtes.
Aux absences inutiles, au froid des humbles, j'en appelle au plus urgent bonheur.
Après le soupir du vieillard, les silences de l'hôte, je dénonce, ici, la mort en ces beautés.

(Extrait de EPITOME à paraître chez P. J. OSWALD)

Tchicaya U Tam'si

LE CONTEMPTEUR

Tu restes immobile
Le Congo fend sa peine
Ah que tu es sale Christ d'être avec les bourgeois
Christ Christ de ma sainte Anne
Dis quel vin boirai-je
pour mentir à mon peuple
ma joie est trop voyante
ma tristesse est trop sale
pour être un feu de brousse
Des chiens me suivaient
quand j'étais mendiant
Pour l'Eucharistie je mendiais le vin le levain et le
sel

Je fus juif errant
pour te trahir toi qui m'avais trahi
On m'a déjà tué en ton nom
trahi puis vendu
Le soir flétrissait les roses
qui s'effeuillaient de douleur
Ma Marie-Madeleine à moi eut nom Annie
moins sale que la tienne et donc moins absolvable
Je mourrai donc sans elle
Le pain d'exil est sans levain
et je suis juif par folie pure
ma folie est un puits d'oasis
l'oasis n'est pas ta plaie au flanc gauche
Christ je crache à ta joie
Le soleil est noir de nègres qui souffrent
de juifs morts qui quêtent le levain de leur pain
Que sais-tu de new bell

A Durban deux mille femmes
à Prétoria deux mille femmes
à Kin aussi deux mille femmes
à Antsirabé deux mille femmes
Que sais-tu de Harlem
Le vin pèse sur mon cœur je souffre de jouir
Christ je hais tes chrétiens
Je suis vide d'amour pour aimer tous tes lâches
Je crache sur ta joie
d'avoir à droite à gauche
les femmes des bourgeois
J'ai mal d'avoir bu
Ton temple a des marchands qui vendent ta croix
Christ

Je vends ma négritude
cent sous le quatrain
et vogue la galère
pour des Indes soldées
Ah quel continent n'a pas ses faux nègres
j'en ai à vendre
Même Afrique a aussi les siens
Le Congo a ses faux nègres
Si chrétiens, seraient-ils moins sujets à caution
O je meurs à ta gloire
car tu m'as tenté
de m'avoir fait si triste

Extrait de « LE TOUJOURS DE LA PATRIE »,
poèmes d'Algérie, de Nordine Tidafi, à paraître chez
P. J. OSWALD

Armand ZAJAL

Wenn aus des Ferne, da wir geschieden sind... (Hölderlin)

pour Eliane

Si de très loin puisque nous sommes séparés,
Le souvenir parfois vient à votre mémoire
De ce qui ne nous fut qu'une extase illusoire,
Laissez monter en vous les espaces dorés

Où nos midis lointains meurent déseparés,
Et dans cette lumière où stagne notre histoire
Laissez l'éternité des regrets venir boire
A l'étang du passé, tandis que vous pleurez

(Peut-être).

Moi je rêve à notre survivance,
A tout ce qui n'eut jamais lieu qu'en mon silence
Je cherche au fond de moi la couleur de vos yeux

(Cette lueur si frêle où l'or du soir essaime
Dans le repos d'un crépuscule merveilleux) :
Et je ne vois que cendre au centre de moi-même.

(Ce poème a été retrouvé, peu après sa mort, dans les papiers de notre ami. Tel quel il nous semble et riche et complexe et digne d'être publié)

LES OMBRES

Pierre GUERY

Tu es là
en face de moi
dans la lumière de l'amour
Et moi
je suis là
en face de toi
avec la musique du bonheur
Mais ton ombre
sur le mur
guette tous les instants
de mes jours
et mon ombre à moi
fait de même
épiant ta liberté
Et pourtant je t'aime
et tu m'aimes
comme on aime le jour ou la vie ou l'été
Mais comme les heures qui se suivent
et ne sonnent jamais ensemble
nos deux ombres se poursuivent
comme deux chiens de la même portée
détachés de la même chaîne
mais hostiles tous deux à l'amour
uniquement fidèles à leur maître
à leur maîtresse
et qui attendent patiemment
mais tremblants de détresse
la séparation des amants
qui attendent
que notre vie s'achève
et notre amour
et que nos os leur soient jetés
pour s'en saisir
et les cacher et les enfouir
et s'enfouir en même temps
sous les cendres du désir
dans les débris du temps.

Nous sommes ensemble
Il y a peu de place dans la chambre
Un objet à la main
Un regard sur les livres
Nous sentons qu'il faut apprendre
A manier les mots ailleurs
Et autrement
Nous payons cher notre fatigue
Et cette lassitude de vivre ici où le danger paraît absent



Nous parlons ensemble
Et découvrons d'innombrables passés
Je te parle de ces jours tristes
Où l'on ne sait plus s'il faut avoir un enfant
S'il faut garder cet enfant
Je te parle de ces jours tristes
Où chaque mot est un supplice hésitant
Où l'on a honte de penser si vite et si précis

Tu me parles des couleurs qui montent alors des murs
enclos
Tu me parles couronnes et larmes et lente respiration d'un
enfant

Tu découvres la mer qui se découvre à tes pieds

Je découvre en moi toutes ces choses qui te ressemblent
Petites et grandes
Douce comme des carreaux de faïence.

Jean-Claude ROURE

Donne-moi ta main doucement tu la laisses glisser vers
moi en me regardant comme pour m'éprouver ou bien
peut-être toi
je crois que je t'aurais aimé comme un fou que j'aurais
pu t'aimer me donnerais-tu toujours ta main
je crois que je saurais aussi t'aimer mais que de temps
et je ne sais plus rien ni ta voix ni ton visage ni même
tes yeux peut-être encore ta main
je n'ai jamais su ton nom
je te faisais rire ou tu me trouvais ennuyeux tu disais
non quand je te le demandais comme si cela avait pu
faire quelque chose je n'aurais plus rien ressenti aucune
douleur ni aucun plaisir et quelles choses plus lointaines
que nos corps
j'aurais su t'aimer
je rêve tant ce que j'ai oublié
tes yeux et ton regard ta voix et ton visage et moi-même
ce jour là
cette vie d'un jour si différente
le temps arrêté
et toi me donnais-tu ta main dans ma vie d'un jour ou
dans l'autre
pourquoi dire tant de choses que je n'explique pas
comprendras-tu parce que tu m'as donné ta main
j'ai dit si peu de choses par ta bouche et tu n'as pas
voulu parler par la mienne
je tiens ma mémoire et ta main dans la mienne
je rêve de toi sur le quai d'une gare déserte qui m'atten-
drait
je ne descendrais pas parce que je ne me réveillerais pas
de cette vie
si je pouvais vraiment dormir avoir rêvé ta main comme
j'ai rêvé tes yeux
dire que le poème est mensonge

Raymond JARDIN

POEME D'AMOURS

Je descends en toi Orphée marcheur et chantant
sans jamais revenir de mes enfers
que j'érige tels qu'ils sont
je t'effleure et mes doigts parcourant tes désirs
affinés de tendresse même
ne livrent pas ton mystère
ô renaissant oiseau de mes propres cendres
m'en plaindrai-je ?
pour te perdre désormais ayant voulu te voir
Tendue quand mes baisers ont séché leur salive
je continue à m'ensevelir
Et l'odeur des corps l'odeur des corps
partie liante du plaisir.
cette lyre délire que mes mains défrichent
sans jamais élucider le terme de sa beauté
plus j'aime ton corps
et plus
j'aime ton corps

à Marie-Thérèse

Je me souviens de toi
Encore petite fille
De ta chambre où l'on entrain sur la pointe des pieds
De ta façon d'être avec les garçons
Comme à la veille d'une fête
Aujourd'hui nous avons presque le même âge
Et tu désires porter mon nom.

Guy JANNIN

CLAUDE

Belle âme qui si tard venez
Qu'offrirai-je à votre apparence
Aigri suis - mais sans être rance -
Belle âme qui si tard venez
Ce qui fut beau fut mal donné
Ai trop laissé en gaspillage
Lors que ne suis qu'au tiers de l'âge
Ce qui fut beau fut mal donné

Vrai ce décor vous conviendrait ?
Oublieriez-vous toutes ces rides
Et combien la scène en est vide
Vrai ce décor vous conviendrait !
Dites-moi lorsqu'elle partit
Est-ce le vent poussant la porte
Qui dans l'huis pouffa de la sorte
Dites-moi lorsqu'elle partit.

A LA MEME

Le chevalier
loin, fort loin de sa Dame
fou à lier
se meurt en vague à l'âme.
Il est parti
triste. D'un non discret
s'en fut nanti
par son plus cher secret.
Cœur maladroit
ainsi va sa malchance
acquis de droit
dont il fit allégeance.
Ah ! quel printemps
lui rendra raison, Dame ?
Oh ! pour longtemps
prenez clé de cette âme.

Michel FLAYEUX

Pour recueillir le cri des jours assassinés, je n'ai que mes mains ; je n'ai que des mots pour dire les heures ; une rue pour compter les pas de la fille qui viendra peut-être.

Dans la ville de boue, de gris, de pluie, dans la ville couleur de guerre, les pierres pèsent lourd sur nos regards et ton visage est une mer trop profonde

Dans la ville de boue, elle a sa robe claire ; le néon bleuit dans ses yeux ; son rire éclate à la lumière ; elle écarte un peu la poussière que nous avons jetée à la face des murs.

Dans la ville de gris, la nuit pose ses bras qui s'enroulent sur nos épaules. Il faut mourir demain pour une phrase inachevée ; il faut mourir quand même pour un mot noyé dans l'espoir pour un mot brûlé dans la haine

Dans la ville de pluie, les retombées de notre chance éparpillées sur le trottoir, donneront ces fleurs à la terre.

Dans cette ville, les ouvriers ont fait la chaîne
une main pour chaque pierre
une voix pour chaque poème.

Gilbert DUPREZ

CLICHES AU 1/100 ième

J'essuierai tel feu que
Fussè-je ta victime,
Je tiendrai sous nos cendres ton supplice prêt :
Nos corps ont des ressources de délices sûres.
C'est peu d'accepter d'être
Entre soi déchirure,
Renouvelables douleurs,
Quand le temps dans le sang
coule vénéneux :
Plutôt
c'est si parfaitement l'abandon
A cette mort communautaire
Que la vie n'est la vie
Qu'à ce résurgent mourir.
Toi, où dors-tu si belle
Que tu t'éclipses quand je m'incline
L'odeur fade des blés mûrs
l'éprouves-tu dans ton silence ?
Moi, je ne regarde que ta paupière.

L'amour avait ses exigences, ses rues, ses cafés, sa légende
Ne reparais plus avec ce visage de cire
amour, ce visage de pierre, ce visage d'homme
arrivé
à destination dans la vie
J'aime encore mieux l'absence nue
mais légère mais lourde de secrets
et légère d'oiseaux possibles,
légère et folle de retours
de retours possibles
et d'un goût de chair retrouvée
d'odeurs retrouvées
de gestes accordés.
Mon amour mort ne mets plus ce masque de pierre
ce masque d'homme calme et dur
sur ta petite enfance de soleil.
L'enfance avait ses exigences, sa robe blanche d'épousée,
toutes ses chances. Il pleuvait bergère...
Larmes de cristal de roche, de diamant taillé à même
l'ombre de ta paupière et de tes cils,
l'ombre de tous tes regards sur ma vie,
sur les herbes folles de ma vie.
J'aime encore mieux me souvenir
avec ce goût de saumure qu'à le regret.
J'aime encore mieux ce petit cimetière
où des trésors patients et des perles de verre
attendent pour de bon que le clown revienne,
ces fleurs absurdes et tellement porcelaines
d'avoir fâné pendant cinq ans
en se retenant de mourir.
J'aime encore mieux me souvenir
dans la caresse du passant,
à l'angle d'un geste qui te ressemble,
qui te ressemble tellement, passant futur
Toi tellement vivant
La vie avait ses exigences,
son cirque de lumière
son temps de jasmins séparés
et des limites à en pleurer...

Dominique SAVER

MARCHE

Le sang doit circuler tel une ombre vivante
Il doit tourner en nous précis comme le temps
Il doit ne pas couler mais bruire doucement
Comme le vin rosé que je bois à ta table
Si pour une raison que je n'accepte pas
Notre sang tout entier devait s'arrêter là
Je ne comprendrais plus le but de l'existence
La marée de nos yeux sur le sang qui se fige
Me fait penser aux champs écarlates de vie
Qui cernent les pays de charrues et de fleur
Je te fais au grand jour cette griffe secrète
De suivre le tambour régulier de ton sang

P. L. ROSSI

TOI LA NATURE

Toi la Nature
avec ton visage d'éternité
avec ta manière d'en conter
des aventures des histoires
toujours les mêmes
Avec ton arbre généalogique
qui n'en finit plus
de nous étouffer
avec ton existence
qui traîne partout
Toi la Nature je te fais reculer
avec le premier morceau
de ferraille venu
plongé dans ton sein
plein de rouille et de goudron
Moi l'Homme je lance contre toi
mon tramway jaune et rouge
et mon autobus bleu
Moi simple receveur
de la Compagnie des Transports en Commun

ATTENDRE

Je ne sais plus couper le temps
les jours se mettent en rond
Je ne sais plus t'attendre
pour te raconter ma patience
Et pourtant
je te sais un peu plus lisse
chaque seconde

Je ne sais plus comment te voir
Comment calmer ton impatience
Jusqu'à ta raison qui triomphe

Je te demande qui je suis
et tu me dis que je traîne

André MATHIEU

LES GRANDES MANŒUVRES

Les grandes manœuvres de la vie
Au delà des temps, au delà des champs
Longuement herborisés, le dos courbé
Les grandes manœuvres peuplent l'été
De leur surface verte.
Vaines escapades dans la prégnance du temps
Les rives suzerzines, les débits élatés
Au vent des migrations fertiles.
L'andain foulé d'un pas précoce
Et la luzerne désaxée
Sous un corps qui se penche
Et se courbe et s'allonge
Comme l'ombre courant après le soleil.

*
**

TOURISME

La route est sinueuse
Et la rivière a ses méandres
Les crapauds forment un cœur
Sous les mâchicoulis
Et dans les oubliettes
Du château que Ronsard
Comparait à un abricot
Je ne voyais que tes yeux
Que ton sourire qui m'éclairait
Dans le sombre silence des siècles.

POEMES AU JOUR LE JOUR ...

Par Jo GUGLIELMI

Attila JOZSEF. Poèmes (Seghers)

Vittore FIORE. J'étais né sur les mers du Thon (Seghers)

Gaston PUEL. Ce chant entre deux Astres (La Fenêtre ardente)

Pierre DELISLE. Le songe et le portrait (C. D. S)

Albert AYGUESPARSE. Poèmes (Ed. Universitaires)

Paul-Louis ROSSI. Silence et Plainte (Chambelland)

Jean-Pierre VOIDIES. l'Ornithoptère (les Paragraphes littéraires)

LANCE, LANGROGNET, MARCOUX, TEYSSIER.

La Rue Tourne (le Terrain Vague)

Claude RAVARD. Emaux d'Amour (Debresse)

JE n'ose rien dire de la quatre-vingt troisième issue de la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Seghers) Louis Emié, vous connaissez ? un très vieux « poète » préfacé par deux vieillards...

Le train de marchandises qui écrasa en décembre 37, le poète hongrois Attila Jozsef, brisa l'un des plus profonds miroirs de nos temps... Un des plus cruellement lucides, en dépit de la folie (ou à cause d'elle), réfléteur de révolte et de fureur, baroque et ému aussi :

« Je suis crecelle bariolée... »

« Je sais bien que le monde ne change qu'en nous. » Qu'il faut entendre non point comme un aveu d'impuissance devient la fatalité de l'histoire mais bien comme une affirmation des hauts pouvoirs intimes du langage poétique.

A cet endroit se situe l'importance du message d'Attila Jozsef chez qui se lisent les plus secrètes souffrances, les désarrois les plus particuliers, les échecs les plus cruels, mais, en même temps, les espoirs les plus « nous de l'homme, aussi bien que ses plus rigoureuses exigences.

Attila Jozsef c'est le délire mais maîtrisé, la continuité, à tout prix, vers l'idéal, la lutte malgré tout, malgré la solitude, la misère, les phantasmes de plus en plus farfelus de la folie...

Ne me faites pas dire qu'il y a là un « poète maudit », non ! plutôt cette nuit des pauvres », cet implacable ordre contre quoi, comme Rimbaud, Jarry, Lautréamont, Maïakovski, et plus près de nous Voronca et Gérard Neveu, il brisa sa lance.

Sa courte et fulgurante vie de misères et d'effroi restera par la claire conscience qu'il en eut jusqu'à la fin, une des plus fécondes condamnations de l'hyprocrisie, de l'exploitation, de la guerre et de leurs alliés naturels.

« Oh ! Europe, que de frontières !

Et à chaque frontière des assassins ! »

s'écrie-t-il à Paris au seuil des années

20. Il y a du Maïakovski en lui, dans l'évidence manie comme une arme :

« Les feuilles bruissent comme des tracts

grand camarade forêt... »

« Poèmes » d'Attila Jozsef préfacé par Guillevic avec des adaptations d'Eluard, Jean Cayrol, Depestre, Tzara entre autres restera l'une des plus importantes parutions de ces dernier mois.

Ce livre nous ouvre les yeux sur un grand poète militant désespéré de l'espoir.

Du fin fond de l'Italie, du pays de Pouilles, nous parvient l'âpre, la sourde voix de Vittore Fiore. Avec Rocco Scotellaro, mort voici dix ans, Fiore restera un des échos les plus authentiques du « Mezzogiorno » italien aux côtés du sicilien Quasimodo.

Son livre « J'étais né sur les mers du Thon », préfacé excellemment par Jean Todrani, traduit par Colomba Voronca, Todrani, traduit par Colomba Voronca, de l'esprit du « Nuevo Resorgimento », de ce combat pour tirer le sud de l'Italie de la nuit latifundiste... La « nuit », ce « blues » (le sentiment, pas l'expression musicale), ce caféard propre au sud, presque le « vago sfan », le spleen andalou, sourd du chant de Fiore pétri de chaux et de lumière et lui confère un charme qui humanise la sécheresse du décor naturel.

« Cette « luce », chaux et lumière sur la misère des êtres et le délabrement des choses. Une démarche, à l'exemple de Scotellaro, loin de tout formaliste, puisant son inspiration dans les chants populaires.

Le chant de Fiore possède, tient du lointain passé hellénique de ces contrées de la grande Grèce, sa dimension épique il révèle comme un regret une nostalgie profonde de ces jours prestigieux : « Ici vint Pythagore ; il connut des jours heureux... » dans « un paysage qui travaille les hommes ».

La collection la Fenêtre Ardente se place sous le signe de Char ; elle s'ouvre avec une seconde édition, augmentée de « l'Homme Inhabitable » de Pierre Della-Faille, continue avec « Ce chant entre deux astres » de Gaston Puel et nous promet « Vesper » de Jean Mairieux.

« Ce chant entre deux astres » est celui de la faiblesse de l'homme (comme de la fleur) mais dans ce qu'ils ont de fécond par leur mutation même, à l'instant du fruit... Sans qu'on ne puisse bien, tant elles sont un tout, faire la part des choses, du feu et de la ténacité :

« Nous voudrions séparer ce qui nous désaltère de ce qui nous terrasse. Mais nous ne savons plus nommer les choses par leur grâce... »

Et j'en dirai et j'en dirai, que Puel est maître de ses armes, que son chant est sans faille et élégant et touchant mais je veux (peut-être faire autrement, ô espace, ô temps !) continuer à courir ce risque (qu'on me reproche justement) d'être superficiel, touche à tout ; trop de titres, dira-t-on, dans cet Au jour le jour des préférences ! Comment faire ?

Le silence est le pire ennemi, non ! Encore aurait-il fallu parler de cette renaissance de notre collection « Allusions » qui, en moins d'un an, compte dix titres, parmi lesquels je saluerai, au passage, et « Le Cœur Secret » d'André Libérati et « Comment se dénaturer » d'Oliven Sten, aussi le « Journal de Bord » de Franck Venaille, le démarrage prometteur d'Yves Broussard, l'indiscutable présence du « For Intérieur » d'Henri Deluy, mais à ce nom, à ces noms trop de choses me lient, je me sens d'eux mauvais juge et ne puis que vous conseiller pour l'instant, ardemment, de réclamer de les lire...

Dans « Le Songe et le Portrait » Pierre Delisle, utilise au service d'une haute poésie, prose et disposition tragique mais avec intelligence, sensibilité, passion. Il passe de l'amant à l'amante fait donner l'Adversaire, le Chœur, la Voix qui conclut le poème, ce poème d'une belle et profonde densité, lumineux : « Je cherche et je trouve encore la plus belle des saisons » mais déchiré : dans les os, et cette jument qui galope autour de toi, la peau. » et qui n'ex, mais qui détient la vérité, la foule pareille aux archives de l'humanité... »

Albert Ayyguesparse en publiant ses « Poèmes » ne prétend rien sinon donner « une idée exacte de son œuvre poétique » œuvre qui le place aux tout premiers rangs du Parnasse belge. A ce propos il n'est que de laisser parler Alain Bosquet : « Il n'est pas indispensable que je clame sur les toits qu'Ayyguesparse est l'un des génies immortels de mon temps pour, au contraire, analyser avec sympathie son œuvre de grande tenue... Alors que d'autres poètes de son âge ont vite accepté des limites souvent académiques — peu ne pas déplaire aux jurys académiques, ô fléau des Lettres Belges ! — Ayyguesparse ne craint pas, la sérénité gagnée, de cheminer sur les sentiers profonds où l'angoisse perce sous le charme du chant épanoui ».

De Paul-Louis Rossi nous connaissions déjà « Liturgie pour la nuit » saluée ici avec « Suraline » de Gérard Voisin, dont j'ai beaucoup moins apprécié « Ecoute » et « Fontesse »... « Silence et Plainte », sa dernière plaquette, toute mince qu'elle est, n'en trouve pas moins les chemins du cœur, surtout dans sa deuxième moitié, avec des morceaux comme « Garcia Lorca », « Sangre Abierta », « Soles »...

Jean-Pierre Voidiés, le poète, déjà, de « Ces Fleurs qui ont du sang » et du « Rétrovisseur Magique », s'en donne à Cœur joie dans « l'Ornithoptère » ! Que le premier poème, « Sene » ne vous leurre pas ! Voidiés est un baroque ; et, ma foi, son Ornithoptère, un peu à l'emporte pièce, il faut le dire, parvient cependant à dépasser sa nuit...

Alain Lance, Michel Langrognet, Claude Marcoux, Claude Teysier qui s'entendent comme larrons en foire, ont publié « La Rue Tourne » en commun. Expérience, dit Soupault leur préfacier, et exaltante.

Je n'irai pas si loin (je le leur ai d'ailleurs dit) mais, (une fois encore) je saluerai la baroque, l'humour, la tendresse aussi dans cette « Rue ». Mention particulière au poème « Zagreb » de Langrognet.

« Emaux d'Amour » de Claude Reverd : sans certain de la mise en place, images heureuses, trouvailles... A encourager ce :

« Vocabulaire inouï qui fera mouche et fera belle » Espérons !

Jo GUGLIELMI

Domaines iberiques... et autres

Le drame espagnol, l'Espagne en marche, l'Espagne au cœur ; sentiers battus, diront certains, clichés figés, resucés, larme à l'œil sur commande, à tout prix, néo-romantisme, exotisme !..

N'empêche que, comme l'écrit l'Italien Dario Puccini dans « Le Romancero de la Résistance Espagnole » (1) : « ...tandis que l'on assiste à cette floraison spontanée de romances, tandis qu'éclôt cette poésie improvisée des tranchées, la dure réalité de la guerre de tous les jours creuse dans le langage de certains poètes un nouveau mode élégiaque de penser l'Espagne, un commentaire lyrique des faits et des hommes. C'est ainsi que naît la poésie « réfléchie » de la guerre ... »

Car la conclusion « officielle » du conflit, le sacro-saint enterrement des libertés espagnoles, n'ont en rien empêché la poésie de continuer à refléter le drame.

Bien sûr, il y a dans le chant actuel des poètes d'Espagne quelque chose de brisé, de voilé, comme une colère rentrée... Ce n'est plus le ton du « Vent du Peuple » de Miguel Hernandez, le pâtre poète ; le combat est différent, différentes les armes... Ce n'est plus l'anarchique fièvre dans Barcelone en 36, dont Claude Simon restera avec « Le Palace » (2) l'incomparable témoin, mais une lutte infiniment lucide et sûre d'elle et plus proche peut-être du dénouement qu'on n'ose l'imaginer.

La terre tremble de plus en plus sous les pas valétudinaires du pouvoir. Le monde entier a, une fois de plus, les yeux sur toi, Espagne à l'ordre du jour.

A tes poètes arrêtés dans la rue répond ce « Solidaridad Minéros Asturias » sur un mur près d'Auteuil.

Tes poètes qui en dépit de tous les boisseaux, de toutes les polices, savent, aujourd'hui comme hier, fournir exemple et leçon :

« Je parle en votre nom à Vous

« Vous qui êtes nombreux

« mais séparés... »

écrit Gabino - Alejandro Carriedo.

Ce poète est avec Angel Crespo le fondateur de la revue « Poesia de Espana », qui, depuis bientôt trois ans, publie les meilleurs poètes espagnols actuels : Garciasol, J.A. Goytisolo, Gabriel Celaya, Vicente Aleixandre, Gil de Biedma, Damaso Alonso, Eugenio de Nora, Juan Ruiz Pena, Caballero Bonald, dont je relève les noms au fil des numéros.

(1) Maspéro.

(2) Ed. de Minuit.

Cette revue est, par ailleurs, ouverte à la « *Poesia del Mundo* » avec Cesare Pavese, Mario Dionisio, Egito Gonçalves, Carlos Drummond de Andrade, Vittorio Bodini, Biagia Marniti.

De Porto nous arrivent régulièrement ces courageuses « *Noticias do Bloqueio* » (Nouvelles du Blocus) que nous avons saluées déjà et resaluerons longtemps encore, espérons-le, ainsi que leur animateur, le poète point inconnu de nos lecteurs, Egito Gonçalves.

Le n° 9 des « *Noticias* » nous donne à connaître Maria Teresa Rita et, dans le domaine étranger, Nicolas Vaptzarov, fusillé en 42 par les nazi.

A noter aussi un morceau de José Fernandez Fafe, dédié à Cuba, cette « *Ile Enthousiasmée* »...

Enthousiasmée d'une délivrance toute neuve, toute verte encore... Cuba ce saurien fou de liberté, d'où nous parvient « *Jeune Poésie de Cuba* », anthologie recueillie par les poètes Roberto Fernando Retamar et Fayad Jamis.

Une poésie qui « *pénètre dans le quotidien, qui le nourrit et s'en nourrit* ».

Sans exclure le prosaïsme, le ton de la conversation, la violence, l'effusion sentimentale, la préoccupation sociale ou politique... »

Une anthologie qui groupe dix poètes, parmi lesquels je distinguerai Fayad Jamis dont le « *Vagabond de l'Aube* » m'a particulièrement touché « *... je marche, je marche* » je suis le premier passant de ce jour nouveau comme « *si la ville était ma mère...* »

« *Je ne comprends pas bien mais j'ai le sentiment un peu* »

« *d'être Robinson Crusoe* »

« *Un Robinson de cette immense terrible et magnifique* »

« *ville qui se nomme Paris...* »

« *Regardez travailler les bâtisseurs de ruines* », R. F. Retamar dans « *La dernière saison des ruines* », évoque, à travers Paul Eluard, les fantômes de Guernica, de Londres sous les bombes...

Cesar Vallejo, mort en 1938, reste un des grands exemples de cette jeune poésie ; Nivaria Tereja qui se place sous son égide, trouve dans « *A travers les rues noires de la guerre* » des accents authentiquement déchirants :

« *... les enfants courent, qui donc leur a appris à tuer* »

« *avec leurs doigts...* »

Jose Alvarez Baragano avait publié en 52 à Paris dans la collection *Le Soleil Noir* « *Changer la vie* »...

Il passe avec bonheur de l'insolite surréalisant de l'« *Amour Original* » à « *Révolution couleur de liberté* » où il donne l'exemple de la poésie dénonciatrice sans pour autant faire de concession à la forme :

« *Les anges empoisonnés souillent le ciel. Nous conti-* »

« *nuons cependant ce combat d'invisibles géants* »

« *Au bord de la mer des jardins royaux, assaillis et dé-* »

« *vorés par les assassins...* »

Mais au chant des mots se mêle celui des combattants :

« *Nos roses d'hiver s'ouvrent transparentes* »

« *Et dans notre feu se consomment les traîtres* ».

Les éditions de la revue « Anuario » nous offrent une « Anthologie de la Nouvelle Poésie de la république Argentine » présentée et réalisée par le poète Juan Carlos Martelli.

Vingt noms s'y côtoient, au petit bonheur des affinités et des lacunes, comme toujours, lorsqu'il s'agit de donner voix aux plus jeunes ; où s'arrêter dans un sens comme dans l'autre ? D'ailleurs, le préfacier prend la précaution de nous avertir que toute anthologie est arbitraire, tout prologue une façon de se disculper.

Nous avons fort apprécié le souci de J. C. Martelli, de situer, socialement, chaque poète par sa profession : « Nous voulons prouver que les jeunes écrivains, dans notre société, sont contraints d'exercer un second métier, contraints de se partager en deux, d'écrire la nuit, de ne jamais dormir, ou bien, à la dernière extrémité, rester fidèles à eux-mêmes et mourir de faim... »

Ici, comme chez les jeunes poètes de Cuba, on retrouve encore trace de Vallejo (surtout chez Juan Gelman) mais les thèmes sont dans l'ensemble différents, moins ouverts sur la réalité quotidienne, l'histoire, plus « internes » nourris de métaphysique, comme chez Rafael Squirru, théoricien du mouvement « Homme Nouveau » groupant, en plus, Fernando Demaria et Miguel Gallardo Drago, et dans une certaine mesure, Federico Gonzalez Frias, par ailleurs directeur adjoint de la revue « Anuario ».

Raul Gustavo Aguirre, Rodolfo Alonso, Ruben Vela, Alejandra Pizarnik, viennent du mouvement « Poesia Buenos Aires », qui est, d'après Martelli, le groupe le plus important de la capitale : il y a là une démarche tournée vers l'Europe et tout particulièrement vers Paris.

De l'intérieur du pays, presque complètement coupé de Buenos Aires, arrivent les voix de Francisco Madariego, de tendance surréaliste de Manuel J. Castillo, de Jaime Davalos, guitariste, auteur de « Zambas » et de « Chacareros » très populaires.

Au moment de conclure cette série de coups de sonde à droite et à gauche, m'arrive des U.S.A. le numéro 17 de la copieuse revue « New Directions », éditée par J. Laughlin.

Je me contenterai d'aborder rapidement ce numéro et seulement sous l'angle poétique.

Dédié au grand poète William Carlos Williams, il s'ouvre sur un long poème de Jean Cocteau « Léone » qui sert de « locomotive ».

Plus loin j'ai trouvé sept poèmes tirés du « Parti pris des Choses » de Ponge, deux poèmes du fameux Jack Kerouac, le poète-star de la « Beat Generation » où s'affrontent hermétisme, humour noir, érotisme, onomatopées et de ces cruelles images qui sont à leur manière des constats de faillite du monde qu'elles reflètent, même si ce n'est que par la bande... sans réelle conscience.

« New Directions » nous permet de faire connaissance avec d'autres jeunes (possibilité rare en France si on met à part, peut-être, le numéro d'août 1956 des « Cahiers du Sud » et un numéro de « Europe » d'il y a quelques années, réalisé par Renaud de Jouvenel), tels Evans C.

Chigounis, Gregory Corso, Bob Kaufman, Allen, Ginsberg, Robert Creely, Robert Lowry, Jonathan Williams.

Il serait injuste de passer sous silence la contribution à ce numéro de Jorge Carrera, Andrade, Ernesto Cardenal, Pablo Antonio Cuadra, poètes d'Amérique latine, dont le premier se classe parmi les plus originaux, les meilleurs, ainsi qu'une interview d'Ezra Pound par D. G. Bridson où il est question du sculpteur Gandier, James Joyce etc... Picasso.

Jo GUGLIELMI

Poesie et Cinéma

Malgré le titre qui semble me tracer mon programme je ne vais pas parler de cinéma « poétique », ni (corollaire de ce commode pont-aux-ânes) me livrer au joyeux procès du cinéma dit réaliste : de quelque épithète ou « conception » qu'on l'affuble, le cinéma existe comme un fait donné pouvant revêtir tous les avatars imaginables.

Plus intéressant est de se demander (jouant les innocents) si la vision cinématographique apporte quelque chose à l'expression littéraire (poétique) ou même, pour ceux qui aiment les grandes généralisations, si le cinéma contient en germe la poésie future.

Lançant donc mon esprit comme un cerf-volant dans les espaces idéels, sur ce cerf-volant je trace l'aphorisme qui servira de prémisse à mon syllogisme : le cinéma est l'écriture de demain : puissante banalité de notre âge audiovisuel, mais je n'ai pas peur des portes grandes ouvertes, et je me propose d'en enfoncer un certain nombre.

Si donc le cinéma est l'écriture de demain (ceci n'étant pas à envisager comme une supposition historique, par exemple, mais seulement comme une commodité de raisonnement), comme toute écriture il apparaîtra aux yeux de qui l'étudie sous forme de prose ou de poésie. Un rapide rappel de définitions (fastidieuses convées !) nous fera souvenir que la prose est du langage utilisé en vue de la communication d'un contenu, tandis que la poésie s'entend du langage façonné lui-même comme un objet et séparé de l'utilitarisme signifiant.

Je vois aussitôt arriver de l'horizon les vieilles cavales de l'art pour l'art et de l'art engagé ; quel tohu-bohu en perspective ! Pour échapper à ces infatigables rompeurs de lances, d'aucuns pourraient imaginer en un coup de génie, d'atteler les deux fringantes roses au même char, et les voici déjà, l'esprit encombré de fresques à l'antique et de bas-reliefs aperçus sous les bancs de l'Université, qui rêvent du Triomphe d'Apollon célébrant la réunion du Discours et de la Musique devant le Temple de l'Image.

Une telle entreprise a-t-elle un sens ? Avant de la rejeter ou de l'accepter, il convient de l'examiner.

C'est le moment, dévoilant notre érudition, d'en mettre plein la vue au sévère conseiller que le ton de cet écrit commence à faire fermenter : la jeunesse ! fatuité ! (Hélas, jeunesse, tu es passée...) ; c'est le moment d'étaler ici les fonctions esthétiques patiemment recensées par M. Charles Lalo. Le tort de chaque théorie esthétique, dit ce savant auteur, « est d'ériger en absolu celle qu'il a mise en relief », et il voit la vérité, comme toujours, dans un judicieux dosage et mélange de toutes, et qui sont, dit-il ; la fonction de diver-

sion ou divertissement ; la fonction d'embellissement, ou idéalisation ; la purgation des passions, ou purification ; la fonction de redoublement, ou renforcement de la vie réelle ; enfin, l'activité technique, qui « a son autonomie relative parmi les autres activités de la vie réelle, et ne se confond avec aucune autre ».

Je ne chicanerai pas à l'estimable théoricien le nombre de cinq qu'il fixe à ces fameuses fonctions, ni le fait qu'il nous oblige par contagion (et plus ou moins, hélas, par mimétisme) à jargonner plutôt péniblement ; mais il ne faut pas confondre une « description » et une explication. Allons-y donc.

Ce que je crois disserter tout de suite dans cette liste de fonctions, c'est qu'elles se réfèrent toutes à la « vie réelle », du créateur (poète) ou du spectateur (lecteur). Qu'elle se veuille acceptation ou refus de la vie, embellissement ou reproduction de la vie. L'œuvre d'art exige d'être sentie, et non raisonnée ; elle est sous-tendue par l'émotion et l'écho le plus intellectualisé résonnera toujours sous les voûtes de l'affectivité.

Pour illustrer ce que je veux dire, il me suffit de renvoyer le lecteur à *Mayola* de Schöffer et à *Cléo de cinq à sept*, d'Agnès Varda. *Mayola* est un très court métrage le long duquel (si j'ose m'exprimer ainsi) s'animent des taches de formes géométriques (parallélogrammes ou circulaires) selon des mouvements de translation, de rotation, etc. Un tel film apparaît comme un exercice, un essai, non comme une œuvre ; à son propos viennent à l'esprit des appréciations, comme intéressantes, ingénieuses, surprenantes, ou même jolies ; mais où est l'émotion ? *Mayola* est une idée ; malgré les éclaboussures pourpres de l'écran et la musique hautement suggestivo-concrète qui tente sournoisement de m'assailir, je ne bronche pas, tandis que dans *Cléo*... Il y a dans *Cléo* une séquence proprement admirable où l'héroïne dont l'idée fixe du cancer prend peu à peu, inexorablement, possession, essaie de s'étourdir en mirant une fois encore les gestes dérisoires à quoi se réduisait jusque là sa vie de luxueu-

se cocotte : elle entre chez une modiste de la rue de Rivoli pour choisir un chapeau. Et alors, avec une virtuosité inouïe, la caméra reproduit le ballet vertigineux des visages, des objets, des voitures au-dehors derrière la vitrine, l'hallucinante dissolution du monde dans les miroirs et les glaces qui pivotent et s'effacent devant la progression de la jeune femme à travers la boutique. Et dans cet aquarium où l'angoisse se fragmente dans les replis silencieux du verre, le spectateur se sent ému, devant tant de beauté, de fragilité, et de fatalité (osons le mot). Certes, cette émotion est surdéterminée, et peut-être même impure, à la fragilité et à la beauté de l'héroïne se superpose celle du verre, et à la hanse de la mort s'ajoute le vertige tout physique causé par les mouvements de la caméra ; mais qui nierait que l'émotion soit réelle, et qu'elle soit esthétique ? On voit clairement pourquoi, à la différence de *Mayola* (et bien qu'il s'agisse aussi de parallélogrammes et de cercles glissant et pivotant) la séquence de *Cléo* touche le spectateur : c'est que, dans le second cas, il se sent concerné.

Eurêka ! Voici la formule, sans doute, la clé, le sésame de l'esthétique... Un jeu de formes m'émeut à partir du moment où je me sens concerné...

Hélas, pourquoi ai-je en moi ce ver critique ? Le voici qui se dresse et qui me souffle : n'y a-t-il un sens ?

Un sens ? Il suffirait de faire un film sur les sabotiers pour faire œuvre d'art, puisque les sabotiers se sentiraient « concernés » en le voyant. Plus encore, certains étant fermés à tel comaine émotionnel, une œuvre d'art que tu jugerais authentique ne pourrait pas les toucher ; pitié pour les daltoniens de l'esprit ! Que je me sente concerné par une œuvre ne peut donc pas suffire pour lui décerner un brevet d'esthétique : cela me fait soupçonner qu'il y a un champ bien particulier de l'émotion esthétique, ou, en d'autres termes, que toute émotion n'est pas forcément esthétique : que voilà une pensée originale ! Un discours, ou un coup de poing, peuvent à coup sûr me procurer une émotion, c'est qu'il faut bien que cette émotion se décante graduellement, et donc qu'il y ait une hiérarchie esthétique : plus l'émotion esthétique est pure, plus la part viscérale (celle du plexus)

diminue. L'amour pourrait fort à propos nous fournir ici l'appui de son exemple : faire l'amour ne procure pas une émotion particulièrement esthétique, mais sans Eros, ou est la beauté ?

Sublimation ? (me souffle le ver ; et il ricane : les lieux-communs, hi hi, tu y excelles !) Mais je n'aime pas le mot, avec son sordide et hypocrite cortège de purgatifs et de pilules suppressives. Il ne s'agit pas de honte ne de compensation, mais bien d'une appréhension totale des rapports entre moi et l'univers. Il s'agit d'assumer mon être, il s'agit de contenir l'univers, c'est-à-dire de me sentir de et dans l'univers. C'est proprement une transfiguration de la réalité (de ce que je crois être la réalité). Ce n'est pas Apollon exorcisant Dionysos, mais c'est Orphée ! Orphée, un homme, un chanteur, un poète qui prend appui sur la terre, et sent par ses racines couler en lui la sève de la terre, et qui chante devant le soleil, et qui chante, disciplinant en lui les flots de sève qui le noieraient si sa volonté se relâchait, et couleraient informes comme avant sa venue, et chante : Orphée !

Ainsi se trouve liquidé le dilemme prose ou poésie. Je m'aperçois, croyant conclure, que je n'ai pas dit un mot sur mon sujet : où sont passés les « rapports de la poésie et du cinéma » ? Je n'ai qu'une chose à espérer, c'est que le lecteur, à mon exemple, les aie oubliés en route : aussi bien, n'en méritent-ils pas davantage. Le cinéma existe : l'écriture existe : la poésie est dans l'un aussi bien que dans l'autre, la poésie, ou cette émotion qui nous fait un court instant de l'univers. L'homme dansait dans sa caverne, puis il chanta : plus tard, d'autres hommes ennuient l'écriture : ont-ils oublié la poésie, en ont-ils transformé son essence ?

Au surplus, je le demande, croyez-vous vraiment que le cinéma soit un nouveau moyen d'expression ? Peut-être devriez-vous vous tourner vers les équations mathématiques et vers leurs représentations visuelles ou sonores : peut-être verriez-vous un autre monde s'ébaucher. Mais qu'en savez-vous ? et qu'est-ce que j'en sais ?

Armand Zajal

GUILLAUME APOLLINAIRE

On ne dira jamais assez l'intérêt de la collection « Le Livre de Poche », d'abord pour ses prix abordables à toutes les bourses, mais aussi pour sa diversité. Depuis quel que temps, paraissent des œuvres poétiques : après Rimbaud, Baudelaire et Verlaine, c'est le tour de Guillaume Apollinaire, textes présentés et choisis par André Billy, qui nous offre là un choix beaucoup plus large que dans la collection « Poètes d'Aujourd'hui » chez Seghers.

Outre les deux plus importantes sommes que sont « Alcools » et Calligrammes », nous trouvons « Les Poèmes à Lou », « Le Guetteur Mélancolique », « Il y a », une série de poèmes peu connus, et enfin deux poèmes inédits.

L'influence d'Apollinaire sur la poésie moderne est considérable. Notre ami, Jo Guglielmi lui-même, dans le dernier numéro de l'« Action Poétique » publiait un poème où l'on retrouvait, même pas déguisées, les strophes de « Zone ». On ne dira jamais assez combien nous sommes apollinairiens. « Son œuvre poétique, dit André Billy, fait aujourd'hui partie de notre patrimoine le plus précieux, non seulement dans le domaine du livre... mais dans la poésie orale, dans la récitation, le chant, le disque et la radio. »

P.G.

DU COTE DE CHEZ VENAILLE

« Journal de Bord » (Second Voyage), (1), poèmes de Frank VENAILLE, parus aux Editions de « l'Action Poétique » m'avait enthousiasmé. Or j'ai lu après coup son précédent recueil paru chez P.J. OSWALD en 1961, et qui a aussi le titre « Journal de Bord ».

Deux recueils, c'est peu pour connaître un poète, pour porter sur lui un jugement ; mais c'est beaucoup dans le cas Venaille. On a envie de connaître, de trinquer avec lui, de le suivre dans les rues de Paris, de lui parler du Jazz et de « Satchmo » ; mais je crois qu'il ne sera jamais aussi près de nous que dans ces poèmes qui sont vraiment, mais vraiment, et ce n'est pas une façon de parler, des cris, des plaintes, des hymnes et des gueulantes à la joie, à l'amour, à l'esprit d'enfance, comme dirait Bernanos.

Il y a un petit côté Prévert, dans les premiers poèmes, ainsi qu'un petit côté Sartre, on n'en finirait pas de citer des noms (Elles sont d'ailleurs écrites en toutes lettres les amours du poète : Rimbaud, Cendrars, Maïakovski). Mais, rapidement VENAILLE trouve le ton, et c'est « Cinquième Arrondissement », tout simplement une poésie directe, des phrases apparemment couchées en vitesse sur le papier, mais re vous y fiez pas : on sent le fil conducteur, le travail pour trouver le mot juste, on sent les battements du cœur tour à tour paisible et grondeur.

« Et comment voulez-vous que l'on
meure
« Lorsque les fils d'ouvriers
« ont
« des chaussures de basket au pied
« toute l'année ? »

Et c'est encore VENAILLE qui chante les « sous-sols » des cafés et les cafés de Paris. Un VENAILLE à l'étroit dans la vie, qui se débat, gueule et chante bien haut pour se purifier comme Maïakovski et se souvient :
« ... Sous le préau de mon école
« Je me souviens
« Ma mère me tenait par la main...

Puis, c'est l'atroce guerre d'Algérie à laquelle les jeunes français n'échappent pas. Là, il faudrait tout citer, et plus particulièrement « Versailles peut-être », où tout ce mêle : la guerre, le désespoir, l'amour, et c'est toujours l'espoir. Et, c'est encore sur une note d'espoir que se termine « Journal de Bord ».

(Second Voyage) :
« ... Et puis je partirai pour leur
brouiller la piste Henri ALLEG aujourd'hui évadé ».

Je m'aperçois, en terminant, que je n'ai pas parlé des maladresses, des faiblesses ; il y en a peut-être. Ce n'est pas à moi de les énoncer ; et puis, je n'aime pas disséquer le poème.

Avez-vous lu VENAILLE, poète populaire ?

Pierre GUIDI.

(1). — Collection « Alluvions ».

Katia GRANOFF :

**Anthologie de la poésie Russe
du 18ème siècle à nos jours**

A priori c'est inquiétant, une seule personne se chargeant de toute une anthologie de la poésie russe. Comment imaginer qu'une seule personne ait pu assimiler tous les styles poétiques russes et inventer une expression française pour chacun d'eux ?

Un rapide coup d'œil suffit — et point n'est besoin de savoir le russe — pour comprendre que la traductrice a réussi ce miracle : faire parler Blok comme Derjavine, Maïakovski comme Lermontov, Pasternak comme Nékrasov, tous en vers de mirliton.

Un examen plus attentif des textes et la comparaison avec les originaux fait apparaître presque constamment un procédé de traduction fondé sur l'obsession de la rime : plutôt que ne pas rimer ou ne pas avoir le nombre de pieds qu'il lui faut, la traductrice invente des membres de phrases de remplissage. Si encore cela donnait de « belles infidèles ». Or ce sont de pauvres infidèles. Si vous aimez Blok, si vous le tenez pour un très grand poète ou simplement si vous l'avez entendu dire, lisez le poème des pages 352 et 353 dans l'Anthologie de Katia Granoff (Gallimard).

Ajoutons à cela que la préface de Brice Parain est bien étrange, pleine d'affirmations essentialistes du genre : « La liberté russe n'a jamais été la liberté occidentale. C'est ce que le ton de la poésie russe fait admirablement comprendre ». Ah ? Bon. Pourquoi

Et que les transcriptions des noms relèvent de plusieurs systèmes différents, ce qui donne aussi une idée du sérieux de cette entreprise.

A vrai dire, cette Anthologie pêche surtout par son anachronisme. Au temps où les choses russes étaient presque inconnues en France, hormis de quelques spécialistes, tout ce qui pouvait nous les rendre plus proches était utile, si imparfait que ce fût. Aujourd'hui on enseigne le russe au lycée, comme l'allemand ou l'anglais. Plus d'exotisme, plus de mystère, et on peut exiger de la traduction une rigueur scientifique.

Jacques MAZELLIER

AUX EDITIONS DE LA SALAMANDRE

« EROSCARIE

de Jean-Louis AVRIL

Dans son « préambule », l'auteur lui-même définit sa poésie : « un peu de couleurs, beaucoup de bruit, la mécanique froide de l'amour sans hasard »...

Son effort pour dépasser le réel, en puisant dans l'imagination et l'irrationnel, mène Jean-Louis AVRIL au surréalisme.

Cette écriture - presque automatique - car le poète par instant se laisse aller à une image plus douce, plus accessible à l'intelligence humaine :

« et comme il méditait un carcan pour la rose il oubliait de fondre ses épis »... possède dans son originalité une authentique valeur.

Quelques réserves pourtant : tous ces mots — si volontairement abstraits — ne sont-ils pas dans leur halo de ciment, trop froids, trop isolés, pour que l'homme les ressente pleinement ?

Dominique SAVER

« LE RIDEAU »

de J.-L. STROH

DANS LES CAHIERS DES POETES DE NOTRE TEMPS

Ce livre ne manque pas d'intérêt. J. L. Stroh, avec une grande simplicité, remonte l'arabesque de ses jours, jusqu'au terme de son enfance. De belles images affluent, concrétisant les faits sur place, donnant à la signification même des choses, une couleur locale bien installée.

Mais un langage trop dépouillé nuit à la forme, quand il n'atteint pas en

revanche un objectif de poids. « Le Rideau » de Stroh prend alors une allure d'inconsistance...

Ce recueil néanmoins mérite d'être lu, ne serait-ce que pour la fraîcheur qui s'y engouffre, à l'heure où l'impasse s'insinue... étroitement liée à notre vie quotidienne.

D. S.

Henri DAVENSON : LES TROUBADOURS

DANS cet ouvrage (1) estimable, abondamment illustré, écrit avec élégance et passion, Henri Davenson fait le point des recherches les plus avancées et nous offre une étude maniable, attrayante, à recommander chaleureusement aux personnes qui ignorent à peu près tout de la lyrique occitane du moyen-âge. Et ces gens là sont légion.

On ne saurait donc engager une polémique si ce n'est par goût et par conviction. Sur le terrain des hypothèses de travail et de l'entrechoquement des idées. Il semble donc que Henri Davenson passe souvent à côté de toute tentative d'explication historique profonde. Certes, le génie d'oc est là, incoercible, mais obnubilé par l'existence d'une Romania médiévale à prédominance chrétienne, Henri Davenson néglige les vues plongeantes, les échappatoires vers un milieu civilisateur profondément original qui a été le réceptacle de la poésie courtoise : le refus d'une théorie marxiste, d'ailleurs formulée par un non-marxiste n'arrange rien. Et le défaut d'œuvres de larges synthèses se fait cruellement sentir. Autant d'inconnus dans l'état actuel des recherches : quel est le contenu social de la poésie occitane, comment l'expliquer dialectiquement à partir de l'autonomie des superstructures et le mouvement des forces productrices ? Les constructions idéologiques sont relatives au mode de production, à l'état de la société. En somme, comment traduire rationnellement l'épanouissement poétique occitan moment dialectique dans une civilisation à dominante sacrale », comme la désigne Henri Davenson ?

Il y a primauté historique absolue : laïcisation de la culture, du sacré au profane, du latin à la langue vulgaire. Et ce trajectoire ne pouvait s'accomplir que si un certain nombre de conditions particulières étaient réunies. Il apparaît que très tôt dans le midi occitan s'était constitué un environnement instable qui effritait la féodalité, et favorisait le mouvement communaliste et qui ainsi, dans le cadre féodal il s'était constitué une sorte de « miracle grec ». Cette idée féconde avait été lancée par Simone Weil qu'il nous soit permis de la reprendre en la modifiant et en l'infléchissant légèrement. Comme on ne peut plus l'ignorer, notamment après tant de travaux comme celui de Benjamin Farrington « science and politics in the ancient world », la lyrique grecque d'un Théognide ou d'un Pindare fut dans son ensemble la forme d'art de l'aristocratie dorienne, de même que la philosophie de Platon s'opposait objectivement aux progrès foudroyants de la science ionienne (Empédocle, Hippocrate, Démocrite etc) qui promouvait une physique et une médecine toute moderne dans ses conceptions et sa méthode expérimentale.

Or, il est frappant de remarquer que précisément au douzième siècle ce sont

l'Occitanie, et l'Italie, qui jouent un rôle prépondérant dans la redécouverte de cette science grecque, avec cette différence toutefois que tandis l'Italie demeurerait papiste, l'Occitanie était secouée par des convulsions religieuses, une hérésie dont on a pu dégager une signification révolutionnaire. Une bonne partie de la noblesse occitane étant devenue cathare, on ne peut réduire la poésie des troubadours à une simple émanation de la féodalité au contenu objectivement réactionnaire. Bien plus, le phénomène lyrique baigne dans une assez large atmosphère de tolérance et de bouillonnement scientifique que concrétise un décret Guilhem XII (1180) qui accorde à tous d'où qu'ils viennent le droit d'enseigner à l'université de Montpellier. C'était officialiser une pratique de médecine largement ouverte aux influences judéo-arabes. Et tous les classiques grecs et arabes étaient adaptés en langage occitan. Hippocrate traduit de l'arabe, en hébreu puis en oc est à la base de la renommée montpelliérienne où Petrus Lusitanus fonde une célèbre école obstétricale.

A Marseille, comme à Lunel et Narbonne où fleurissent les écoles juives, c'est partout la même effervescence. Euclide, la théorie des planètes d'Almageste, le calcul des méridiens d'Ezechiel, Aristote lui-même qui devait mal finir, incorporé dans l'édifice scholastique et inquisitorial du moyen-âge, est introduit à Paris par le canal occitan d'où un décret d'ailleurs s'empresse de le bannir en 1210. Trop révolutionnaires, ces livres de la philosophie de la nature. Et il ne restait plus aux étudiants que le recours de se rendre à Toulouse où dix neuf ans après cette condamnation en pleine crise albigeoise ont fait circuler cette invite dans le monde étudiant : Ceux qui veulent pénétrer les secrets de la nature sans édulcoration pourront étudier ici les livres naturalistes qui ont été interdits à Paris.

Voilà des indications irrécusables qui font éclater le cadre trop étroit de la civilisation sociale à prédominance chrétienne.

L'esprit grec et arabe privilège les terres occitanes, une dialectique originale de l'histoire et du progrès se dessine. Dans ces conditions, il est très difficile d'admettre que cette poésie est morte d'épuisement, comme un naufragé après la tempête. Ce serait éléver les bourgeois au rang des facteurs historiques conscients, ce serait écarter toute explication d'ensemble. La poésie des troubadours ne peut pas être ramenée à l'idéal courtois « élément constitutif de tout amour humain ». Ce n'est pas aussi simple que ça. Ce n'est qu'au prix d'une véritable libération historique qu'on pourra l'appréhender. Malgré tout d'ouvrage si passionnant d'Henri Davenson est une de ces hirondelles qui font le printemps.

Pierre PESSEMESSE.

(1) Le Seuil.

« BELLES HEURES DE FLANDRE » « Les ROUBAIATES » — « Les COMPTINES »

LES derniers mois les éditions Pierre Seghers ont multiplié les initiatives. De nouvelles collections sont nées : « Savants du monde entier », « Cinéma d'aujourd'hui ». D'autres ouvrages ont été publiés, en marge des collections, par exemple les deux volumes des « Bâtisseurs du monde », de P. Theil, et les trois Recueils poétiques qui figurent en titre de cet article et nous intéressent plus particulièrement.

« Belles heures de Flandre » se présente comme un : Anthologie de la poésie flamande du XII^{ème} au XVI^{ème} siècle, avec un avant-Propos de Roger Bodart. Sans chicaner, regrettons quand même l'emploi abusif du mot « Anthologie » et le manichéisme de Rogan Bodart dans son étude rapide, et psychologique seulement, du caractère flamand. Mais les poèmes sont là qui remettent tout en question et rétablissent la poésie flamande de l'époque dans sa diversité comme dans sa richesse. Liliane Woutens a traduit et adapté pour nous quelques dizaines d'œuvres qui vont du flamboyant mystique à la veine populaire de la satire. Elle l'a fait avec passion et bonheur. Avec respect et fantaisie. Pas d'érudition dans l'emploi du langage : les mots trouvent leur force, et les sentiments leur expression dans la justesse vécue, dans l'expérience sensible que Liliane Woutens a su retrouver au contact des originaux. C'est plus qu'une brillante réussite, c'est un beau livre de poèmes. J'aurais aimé qu'Hedewijch soit plus largement représenté (voir sur la béguine tant pour l'intérêt de la présentation que pour les nombreux textes traduits, le livre paru aux Editions du Seuil). Pour ce qu'elle demeure l'un des plus grands poètes du temps et pour l'exemple qu'elle donne, à la source, du

transfert au plan spirituel des modes courtois, de la générosité chevaleresque, de l'esprit d'aventure et de la poésie lyrique amoureuse.

Les « Roubaïates » d'Omar Khayyam le poète-savant qui vivait en Perse il y a neuf siècles, nous sont présentés et traduits par Christovam de Camargo. Bien, semble-t-il.

Le livre terminé, agréablement, on se prend à rêver sur un tel destin. Non pas le sien propre, celui de la renommée. Des dizaines de grands poètes sont fort mal connus, Khayyam est connu des lettrés, et même plus, du monde entier. Et l'on se prend à se demander pourquoi. Et l'on trouve, bien sûr, une réponse : il a célébré la femme et le vin. Pourtant c'est un regret qui reste après lecture : quel dommage d'avoir trouvé si faible pature à un anti-conformisme percutant, à un tel don du langage. La femme et le vin, c'est tout de même, d'une autre profondeur.

La souris verte court toujours dans l'herbe et l'escargot seul, tout chaud, peut remonter jusqu'à elle en passant par l'huile et par l'eau.

« Le Tramway

Est un abbé

Qui a les pieds

At-ta-chés »

chantaient hier soir les gosses du quartier. Si vous aimez les comptines si vous aimez les enfants, si vous aimez toute la mémoire du monde, si vous aimez la poésie, lisez sans plus tarder « les comptines de langue française ». Vous apprendrez et retrouverez, vous sourirez vous serez à l'aise « comme un trapéze » vous lrez loin « comme un train sans frein »...

H. D.

REVUES

Bizarre no 21/22 4ème trimestre 61
« A-t-on lu Rimbaud » ?

L'auteur momentanément anonyme de ce texte se propose d'éclaircir le mystère des « voyelles » par la femme. Selon lui, le sonnet des voyelles serait un blason de la femme vue de bas-en-haut, contrairement au fameux quatrain « L'Étoile a pleuré rose... » qui lui est un blason de la femme vue de haut en bas.

En voici le schéma :

A renversé
E couché
I couché
U renversé
O

A
I
I
O

: Sous l'égide du sexe, « Le point de départ ».

: Sous l'égide des seins, « l'épanouissement progressif ».

: Sous l'égide des lèvres, « le moment d'ivresse ».

: Sous l'égide de la chevelure, « l'accalmie passagère ».

: Sous l'égide des yeux, « l'extase finale ».

Voilà qui donne à rêver car dans « Alchimie du verbe » Rimbaud écrit : « J'inventai la couleur des voyelles. — A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu. » Pouvons-nous dire à partir de quoi il inventa ces couleurs ?... Que le lecteur lise ce passionnant numéro de Bizarre et conclue lui-même s'il le désire.

Le Pont de l'Épée, 1er trimestre 62.

Dans son numéro 3 aujourd'hui épuisé, Le Pont de l'Épée présentait un texte de Xavier Forneret « Rêves » dont André Breton dit qu'il était une des quatre ou cinq notes de Forneret dont la nouveauté est inappréciable. Pour satisfaire aux nombreuses réclamations, la Direction a jugé bon de reproduire le texte de Forneret intégralement à l'intention de ceux qui n'auraient pas lu le numéro 3 déjà cité, et en a commencé la publication dans le premier numéro de 62 qui contient en outre de nombreux poèmes de Henri Rodé, Thérèse Plantier, André Henry, Guy Chambelland et Jean Breton.

Caftars du Sud. Beaucoup de poèmes et pas toujours des meilleurs dans ce numéro de février-mars 62. Retenons ceux de Guillevic, André Libérati, Jean Matrieu et Jean Todrani.

A signaler dans le numéro de mars 62 d'Esprit un ensemble de poèmes du poème croate Tadjjanovic traduit par Janine Matillon. « Ultimes courses pour la terre promise » de Giuseppe Ungaretti, traduits par Francis Ponge dans le numéro d'hiver 62 de Tel quel.

Les Temps modernes, qui ouvre rarement ses portes aux poètes a cependant publié quelques poèmes de François Moïnod ((mort le 1er mars 62) dans son numéro d'avril.

Promesse (J.C. Valin - Lamérac Charente). S'avère être une des meilleures revues dernièrement nées. Faisant suite à « Pourquoi la Poésie », voici « Feu à volonté ».

« Les jours que nous vivons sont plus que jamais menacés par ceux qui se sont toujours opposés par tous les moyens à ce règne de la lumière. Ce sont eux qui forcent Gallilée à se renier, exilent Hugo et Machado, étoilent le mur du Père Lachaise, du sang des Fédérés... »

D'excellents poèmes de Jean Follain, Guillevic, Gilles Fournel. D'autres encore d'Annie Fontaine, Hubert Juin, J. L. Houdebine, Youri et Jean Rousselot.

Brèches no 7 Hommage à Cuba, avec la participation de A. Adamov, N. sarraute, Guillevic, C. Marker, G. Sadoul et Ivens. Des poèmes de Nicolas Guillen présentés par Pierre Vilar et Françoise Martorell, Marta Vigular et Yves Heurté. Marginales - août 62

Présentation d'Edmond Humeau, par J. L. Depierris et quelques poèmes en prose de Henri Poncet.

Un poème de Yannis Ritsos, la signature de Jean Cocteau et le fontôme d'Anna de Noailles ne suffisent pas à faire de ce numéro d'hiver de la Voix des Poètes, un numéro à retenir.

Le Cyclope, revue d'éducation et de littérature A retenir de ce fatras, un inédit de Géo Libbrecht.

Réalités secrètes, numéro XIII.

Alphonse Allais, Léna Leclerc, Mox Jacob et Jean Follain se partagent les quelques meilleures pages de ce numéro.

Le Taureau (Jean Braeckmann 172, rue St-Bernard, Bruxelles), numéro 4 - mai - juin 62 « Jeune Poésie de Belgique », présenté par Albert Ayguesparse et Jean Braeckmann. Huit poèmes, André - Marcel d'Ans, Jacques Belmans, J.-P. Gallez, Michel Joiret, Jean Jour, Madeleine La Haye, Claire Legat et Philippe Novandres, dont certains sont encore inconnus, mais que nous espérons retrouver bientôt.

« Chorus I » (F. Venaille et P.-E. Lambert) est de toutes les dernières revues que nous ayons reçues, celle à qui nous prédisons le plus grand avenir.

Trois parties bien distinctes « visages et masques de la presse », de bons poèmes de Guy Bellay et G. L. Godeau et « cinéma de gauche en France ». Nous attendons le No 2 avec impatience.

Les Cahiers du Refus (Pierre Della Faille — J. Puel) sont une publication confidentielle que l'on ne trouvera pas en librairie. Il est difficile de se prononcer sur ce 1er No lisons en attendant la suite les poèmes de Cousin et de Godeau.

Les carnets de l'Octobre une nouvelle jeune Revue qui se publie à Aix-en-Provence « A propos de la mort d'un poète » Mars Avril 1962. A retenir le poème d'André Portal « la mort peut attendre ».

A signaler également No 2 des Cahiers de l'UNESCO. Le No de juillet Août 1961 consacré en partie au poète Ukrainien Taras Tchévchenko pour le 100ème anniversaire de sa mort et le No de décembre 1961. Hommage à Rabindranath Tagore.

Faisant suite à Pierre Reverdy, le « Mercure de France » nous propose pour son No de mai, un hommage à Blaise Cendrars, mort à Paris le 20 janvier 1961.

Nul ne contestera je l'espère l'utilité d'un pareil numéro. Cependant j'avoue l'avoir ouvert avec beaucoup d'appréhension. Aragon a dit de Reverdy qu'il est mort tandis que le monde pensait à autre chose. Je crois que cela peut s'appliquer également à Cendrars.

Comment l'évoquer alors ?

Certains s'y refusent, tel Pierre Seghers, qui malgré tout lui apporte le témoignage le plus sincère, le plus empreint de pudeur admirative ou hésitant à le faire comme Edouard Peisson, l'ami d'Aix-en-Provence, l'ami des années difficiles de l'occupation. « Nous connaissons mal nous même, pourquoi acceptons-nous parfois d'écrire au sujet d'un autre homme » dit-il avant d'évoquer certains épisodes de la vie de Cendrars avec l'objectivité que nous lui connaissons.

Ses amis du « monde entier » sont là Ferreira de Castro, Nino Franck, Jacques Henri Levesque, Salvador Reyes, T'serstevens, Henry Miller, Pierre Seghers, Philippe Soupault... qui parlent de son œuvre et de ses personnages avec beaucoup de respect. Mais il en est d'autres aussi dont on voudrait nous faire croire à l'importance de leur révélation. Il nous importe peu de savoir que Cendrars a sauté du 2ème et non du 4ème étage, ou qu'il se toit tout simplement enfui dans l'escalier de sa maison de la Chaux-de-Fonds à 20 ans au lieu de 17.

L'intérêt majeur de ce numéro se trouve dans les pages poignantes que Nino Franck consacre aux derniers moments de la vie du poète. Pour le reste, nous savions déjà.

Y. B.

La Chanson aujourd'hui

A PRES Léo Ferré, Georges Brassens et Jacques Brel, dont nous savons que la réussite ne fut pas immédiate, il semblerait qu'il soit assez difficile à de jeunes auteurs d'aborder, aujourd'hui, la chanson avec le plus de chance d'y réussir.

Or, Jean Ferrat vient d'obtenir le prix de l'Académie du Disque français et le prix Francis Carco ; Et Anne Sylvestre succédant à Hélène Martin, le grand prix du disque de l'Académie Charles Cros.

Hélène Martin dont vient de sortir un second 33 tours chante les poètes de notre temps avec beaucoup de sensibilité et de talent.

Anne Sylvestre comparable en cela à Georges Brassens, renoue avec la véritable tradition des troubadours. S'accompagnant elle-même à la guitare elle chante « Les Cathédrales » « Si la pluie te mouille », « la femme du vent... » autant de chansons à déguster lentement comme les meilleurs vins.

Jean Ferrat lui, comme son maître Léo Ferré, sait être ironique tendre et révolté quand il le faut. « Paris Ga-

vroche », « la chanson », « Federico Garcia Lorca » sont plus que des chansons. Il a de plus remarquablement adapté « J'entends j'entends... » un fragment des « poètes » d'Aragon.

Il semblerait donc que parallèlement à l'apparition de nouveaux Hallyday et autres supports chaussettes en cette époque de Twist nous assistions à un retour à la chanson « de texte » Aragon n'est plus uniquement mis en musique par Léo Ferré, mais par Paul Amar et Jean Ferrat et chanté en outre par Catherine Sauvage et Monique Morelli.

Mais ne nous réjouissons pas si vite car si la bonne chanson semble vouloir se porter à merveille, il nous reste à expliquer les éclipses de Mouloudji, Stéphane Golmann et Félix Leclerc dont l'apport fut considérable, il n'y a pas si longtemps.

Y. B.

■ Jean Ferrat - Decca 123 991, 33 t. Standard.

Hélène Martin - B. A. M. 33 t. L. D. 381 et L. D. 391.

Anne Sylvestre - Philips 33 t. B. 76522 R. et B. 76543 R.

PIERRE JEAN OSWALD
EDITEUR

P. J. O.

SOCIETE NATIONALE
D'EDITION
ET DE DIFFUSION

10, rue de Russie — Tunis.

Les collections « L'aube dissout les montres » et J'exige la parole » ont été créées à Paris par les éditions P. J. Oswald dans un sentiment d'adhésion à la Révolution algérienne, afin de donner la possibilité de s'exprimer aux poètes qui luttent pour sauvegarder la dignité de l'homme. Leur transfert en Afrique est l'aboutissement logique et forcé de cette adhésion.

Dans la Collection « L'AUBE DISSOUT LES MONSTRES » ont été publiés des ouvrages de Henri Kréa, Anne Feydit, Oliven Sten, Ezra Pound, Marc Ichall, Maiakovski, Hubert Juin, Ilya Ehrenbourg, Ait Djafer, Alexandre Blok, André Frénaud, Antonio Machado, Fernando Pessoa, Jean-Loup Passek. *Sont actuellement disponibles :*

Ait Djafer : **COMPLAINTÉ DES MENDIANTS ARABES DE LA CASBAH.**

ANTONIO MACHADO : **POEMES ET PROSES DE JUAN DE MAIRENA.**

HUBERT JUIN : **La Pierre AVEUGLE.**

FERNANDO PESSOA : **ODE TRIOMPHALE.**

JEAN-LOUP PASSEK : **ECOLIERS BUISSONNIERS.**

Pour paraître prochainement à Tunis :

NORDINE TIFADI : **LE TOUJOURS DE LA PATRIE.**

préface de Henri Kréa

TCHICAYA U TAM'SI **EPITOME.**

préface de Léopold Sedar Senghor.

HENRI KREA : **THEATRE ALGERIEN.**

préface de Michel Habard, illustrations de Abd-el-Kader Farrah.

et des œuvres de Cesar Vallejo, Marcel Destot, Oliven Sten...

Dans la collection « **J'EXIGE LA PAROLE** » ont été publiés des ouvrages de Hubert Juin, Mihaï Beniuc, Charles Dobzynski, Eujen Jebeleanu, François Kérel, Mihail Eminesco, Nazim Hikmet, Tchicaya U Tam'si.

Sont actuellement disponibles :

FRANCOIS KEREL : **PETITE SUITE POUR SURVIVRE.**

NAZIM HIKMET. **PARIS. MA ROSE.**

TCHICAYA U TAM'SI : **A TRICHE-CŒUR.**

DIFFUSION FRANCE : Editions François Maspero, 40, rue Saint-Séverin, Paris V° ; Afrique : S. N. E. D., 10, rue, de Russie, Tunis ; Suisse : « La Cité », 10, Métropole, Lausanne.

**« ECOUTE ET JE T'APPELLE »
Malek HADDAD (Maspero)**

Si tout n'est pas excellent dans ce livre de poèmes, un fait pourtant mérite d'être mis en exergue. Malek Haddad dans « Les Zeros tournent en rond », (la première partie de son recueil), soulève un problème fort intéressant : celui de l'Algérien qui, « armé d'une langue ancestrale rajeunie, réalisera la vieille audace du poète : être un écho sonore... mais il sera Algérien, totalement Algérien... ». Car celui qui vit en Algérie, algérien de naissance, ne possède qu'une langue, la sienne, et la France n'y peut plus rien.

Antiracisme, dégoût d'une certaine forme de vie, voilà ce qui, principalement, retient notre attention dans cette œuvre de Malek Haddad.

Dominique SAVER

Prix Action Poétique 1962

Il sera attribué, dès 1962, à une œuvre poétique inédite. Le jury comprendra plusieurs personnalités et notre comité de Rédaction.

Le règlement sera donné dans notre prochain numéro. Limite d'âge : 35 ans. L'œuvre retenue sera éditée dans la collection « Alluvions », Envois jusqu'au 15 novembre.

1 - 2 Septembre :

Journées de rencontre Action Poétique

A Marseille et dans les environs...

Retenez la date et écrivez nous !

LISEZ :

CET OBLIQUE RAYON, poème de Gérald Neveu,
avec des lithographies originales d'Ambrogiani,
Louis Pons, Michel Raffaëlli, Pierre Vitali
et Jacques Winsberg
15 NF.

GERALD NEVEU, poèmes dans un montage de
Jean Malrieu et Jean Todrani.
3 NF.

A commander à nos services

*
**

CIRCULAIRE A MON AMOUREUSE, poème
d'Oliven Sten
Henneuse, éditeur, se vend à « La joie de lire »,
40, rue St-Severin, Paris.

VESPER, poème de Jean Malrieu,
préface de Jean Tortel, collection « La fenêtre
ardente ».

Ce volume, in-16 Jésus, 56 pages, composé en Bodoni C. 10, sera
tiré à 30 exemplaires sur Offset des Papeteries Condat et à 30
exemplaires sur vélin pur fil Jehantot, numérotés de 1 à 30 et or-
nés d'une gravure à l'eau forte de Robert Lapoujade, signée par
l'artiste. e cette même gravure, 50 planches au format 28 x 38,
numérotés de 1 à 50 et signées on été tirées à part sur les
presses de Lacourière, à Paris ; les 25 numéros impairs sont mis en
souscriptions les numéros pairs étant réservés à l'artiste..

Ex. sur offset : 9 NF. Sur pur fil : 50 NF.
Planche de l'eau-forte de Lapoujade : 50 NF.
s'adresser à Gaston Puel, Veilhes-Lavaur, Tarn.
C.C.P. 979.50 — Toulouse

FOR INTERIEUR, poèmes d'Henri Deluy.
couverture de Michel Raffaëlli. — 5 NF.
adrez vos commandes à nos services.

Je rouvre ma lettre pour.
y insérer ce dernier poème (en date)
que je te dédie

Nous avons tous une vieille sœur
Elle porte tous les noms que les accidents
successifs (ou non) lui donnent -
mais c'est toujours elle, atroce et adorable
Passerons nous pas dessus l'horizon ?

Je rouvre ma lettre pour.
y insérer ce dernier poème (en date)
que je te dédie

Nous avons tous une vieille mère
Elle porte tous les noms que les accidents
successifs (ou non) lui donnent.
Mais c'est toujours elle, sûre et adorable
Passerons nous pas dessus l'horizon ?

Cornet à des... adde.

~0/0~



à Pierre Marc!
pour le plaisir de son
m

Les pédagogues n'ont pas de tact. La Rued'Ulm

~0/0~

Te ne promène la nuit sous les arbres avec une belle jeune
fille elle est phosphorescente par intermittence et par zones

~0/0~

Roman policier

police man a le desque de la lune derrière le crâne et on yerra de
gr: c'est la casquette. Il est venu restituer les perles fait à lui même
olées moi j'ai volé un portefeuille vide et une bague en jade fausse
ii restitué, restitué. Le volé est un voleur. Il me reproche
avoir fait des tableaux avec des cartes postales et ... et avec
le portefeuille: je lui reproche d'avoir fait une fortune à mes dépens
C'est la raquette ~~ou~~ la doquette?

~0/0~

Costume de prophète

Un monsieur long et élégant prophétise rétrospectivement
une conversation sur de Seine: "Avant la guerre 670 ce genre
leur couleur chocolat. On pense vous qu'un petit voyage pourrait
répétées. Un petit voyage nous à deux: nous y sommes, y sommes dans
Il ne sera millionnaire pas jusqu'à 50 ans. A 2000 dans le portefeuille c'est
le dernier argent. Le voilà dans une pâtisserie, il sera d'innuence, les
ne son père. Te n'otais plus sorti de la pâtisserie qui s'appelle "Méduse
de folie. C'était un mauvais prophète bien que le prix constant et
ressemblait à la Joconde. M^{me} X... qui ne m'a jamais vu se à la

table où je buvais de l'eau à profusion. ça je mis en attente
c'est aussi un mauvais prophète. Rappos entre la prophétie et le
costume. Oscar Wilde fit faire en costume de non deant, par
lores, para des collimes, no. j'ose et
o.70.

Ève ou l'ange gardien

La belle s'endormait au tic-tac du moulin. C'est une
personne qui entre chez l'artisan horloger : "Mon mari n'est
pas là, dit la très vieille concubine. C'est mon mari, ça n'est pas
mon fils et je fais bonne garde." Le mari parut : il était
télé : "Ah! la belle! vous le laissez souvent tomber votre montre
blondy! je vais réparer ça tout de suite! abaissez vous!" La
belle s'endormait au tic-tac du moulin. Quand elle s'éveilla,
l'horloger lui dit : "Ce n'est pas ma femme, c'est ma mère!"

Le long des falaises sur le sentier pierreux, M. Meg, la
sageuse, n'attache aucune importance à la courbe sinueuse
de l'enfant de d'anges tout tremblé en irémblé : fêchez en
liberté, la grâce vieille
o/10

Corridor de mandards. J'attends le voleur derrière la porte
on frappe ailleurs : il ne s'agit pas de voleur mais de volume
deux petits hottonnes et deux jeunes chiens. La plus âgée fouille
dans un tiroir, la plus jeune vient de la part de M. Clomercœur
chercher la clef-mandarde ou la Paix-Manchardie. Le
plus jeune chien dit : "Paix sur la terre aux..."

o/10
Premier résultat du saïme vu d'iron : redit à l'état d'ibé
par milliers. L'ère Mincun garde le Potome ou prend cette d'ère
fem me catquin.

x x
Les drames de l'amour

vous aviez à Genièhen une belle allée d'arbres au bord
d'une rivière à l'eau d'or. De l'autre côté de la
rivière j'ai vu une scène effroyable : "Un jeune homme frappé
à coups de tabouret de piano une jeune femme descolletée. Il
finit par la jeter à l'eau : "Sois tranquille, lui dit-il, je suis témoin...
elle est déjà sauvée par l'abbatin lui-même, je suis témoin...
je serai votre témoin si vous divorcez. J'ai écrit un acte me
sommant de divorcer... : "Attendez, dit-il...
nos trois profits étaient pendus de même. Le comte le gés
mais... la justice avant tout, n'est-ce pas : "Pour le comte
pas marié et je ne suis pas une p... " - Plus au revoir!
... vous serez assassiné encore plusieurs fois !"

o
Le critique d'art et le poète.

"Admirez la beauté des noirs : le noir du velours le noir
de la soie le noir dans la dernière, le noir de la robe
bleu, lui dit-il, quelque chose comme ma veste
"monte !"

o
o
L'esclave noir de Louisiane
lève son cog dans un panier
ses bracclets sont d'ampourthe
et je te lui vois pas de pieds

o
o
Ver ou serpent, c'est le démon ! Les Indiens Peaux rouges
avec des seringue piquent les idoles en bois pour leur
... Puisque Dieu t'as la main ce ver solitaire pu me
"Monde et mort, mon démon

MAX JACOB

d'œuvre, 1. v. p. à Saint Benoit sur Loire. 1911.

ALLUVIONS

nu néros spéciaux d'action poétique

Une Anthologie vivante de la nouvelle poésie

- 1 Hommage à Maurice Audin (épuisé)
- 2 André Liberati : Le cœur secret
- 3 Jo Guglielmi : Au jour le jour
- 4 Jean Perret : Le temps du blasphème
- 5 Robert Lafont : Pausa Cerdana
- 6 Yves Broussard : Du jour au lendemain
- 7 Oliven Sten : Comment se dénaturer
- 8 Frank Venaille : Journal de bord
- 9 Andrée Barret : L'effort
- 10 Pierre Guidi : Stricte vérité
- 11 Jean Todrani : Quatorze poèmes en un acte

ABONNEMENT / 5 TITRES / 5 NF

UN TITRE / 1,50 NF

DEPOTS

On trouve les n^{os} d'A.P. et d' « Alluvions » :

- « Au soleil dans la tête », 10, rue de Vaugirard, Paris (6^e)
- « Librairie Racine », 24, rue Racine, Paris (6^e)
- « Le Livre Ouvert », 21, rue du Calvaire, Nantes
- « Le Minotaure », rue des Beaux-Arts, Paris (6^e)
- « Librairie Bearn », 60, rue Monsieur-le-Prince, Paris (6^e)
- « Joie de Lire », 40, rue Saint-Séverin, Paris (5^e)
- « La Renaissance », Cours d'Estienne d'Orves, Marseille
- « Librairie Paul Eluard », rue St-Bazile, Marseille

9,00

action poétique

17

Le numéro : 3 NF.
Abonnement : 4 numéros : 10 NF.
4 numéros plus une gravure ou bois original : 30 NF.
C.C.P. - Henri Deluy - Marseille - 249451.
Dépôt légal, 2^{me} trimestre 1962.

Editions DIDIER-RICHARD
9, Grande Rue - Grenoble.